



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

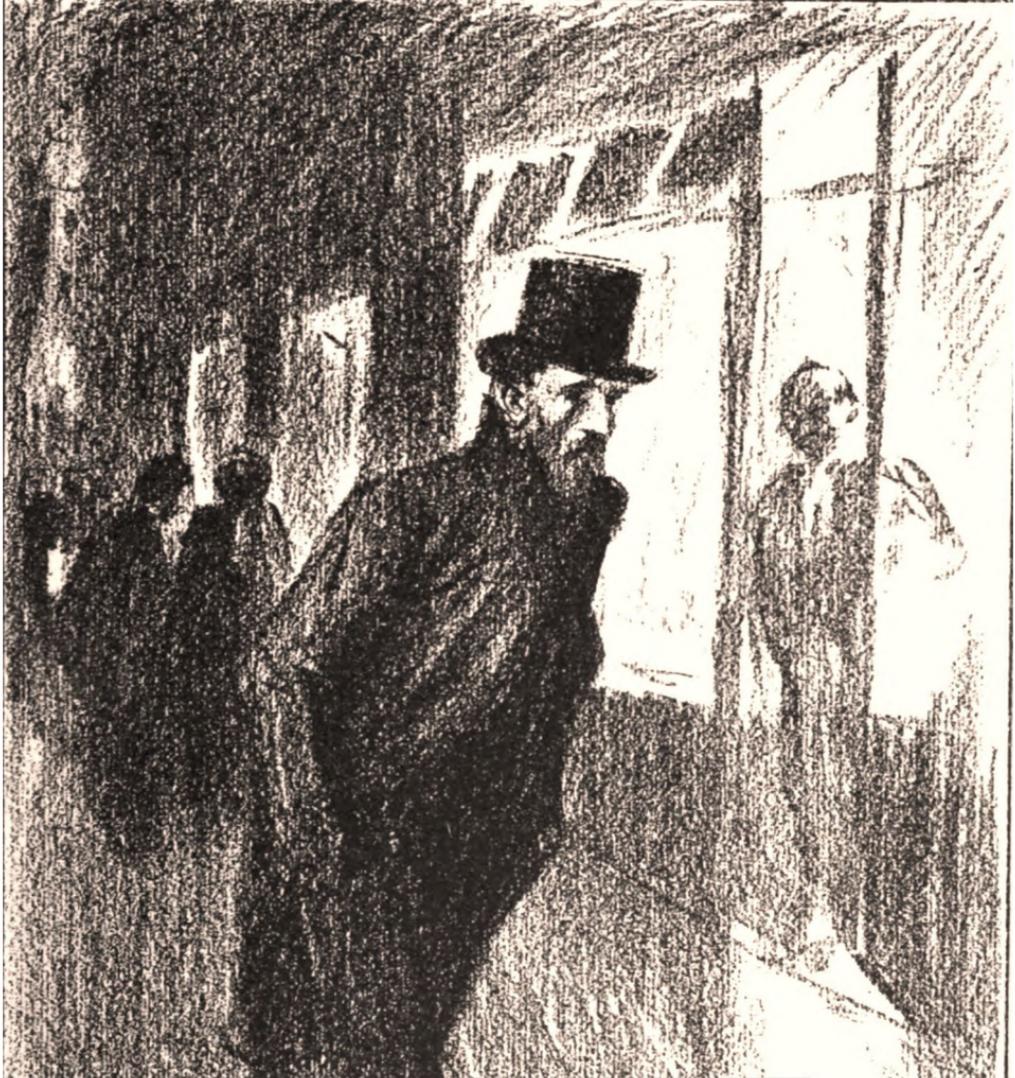
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



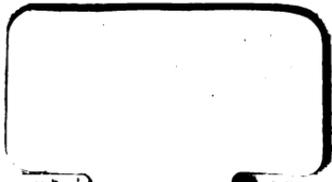
*Les soliloques du pauvre*

Jehan Rictus, Théophile Alexandre Steinlen

43752. 57.110



HARVARD  
COLLEGE  
LIBRARY







Jehan Rictus



les Soliloques  
DU PAUVRE

DESSINS DE  
STEINLEN



# Les Soliloques du Pauvre

Faire enfin dire quelque chose à  
Quelqu'Un qui serait le Pauvre, ce  
bon Pauvre dont tout le monde  
parle et qui se tait toujours.

Voilà ce que j'ai tenté.

J. R.

**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION :**

Cent exemplaires sur papier des Manufactures Impériales du Japon (numérotés de 1 à 100);

Cent exemplaires sur papier vélin d'Arches (numérotés de 101 à 200).



**OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :**

**DOLÉANCES**, 1 vol. in-16 (*épuisé*).

**CANTILÈNES DU MALHEUR**, plaquette in-8° illustrée d'une pointe sèche originale de **STEINLEN** (**SEVIN** et **REY**, éditeurs).

---

*Droits de traduction, de reproduction et d'interprétation réservés pour tous pays y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.*

*Gabriel Rictus*  
JEHAN RICTUS

# Les Soliloques du Pauvre

*Édition revue, corrigée et augmentée de poèmes inédits*

ILLUSTRATIONS

PAR

A. STEINLEN

Cinquième Édition

PARIS

P. SEVIN ET E. REY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

8, BOULEVARD DES ITALIENS, 8

—  
MDCCCIII

43752.59.100

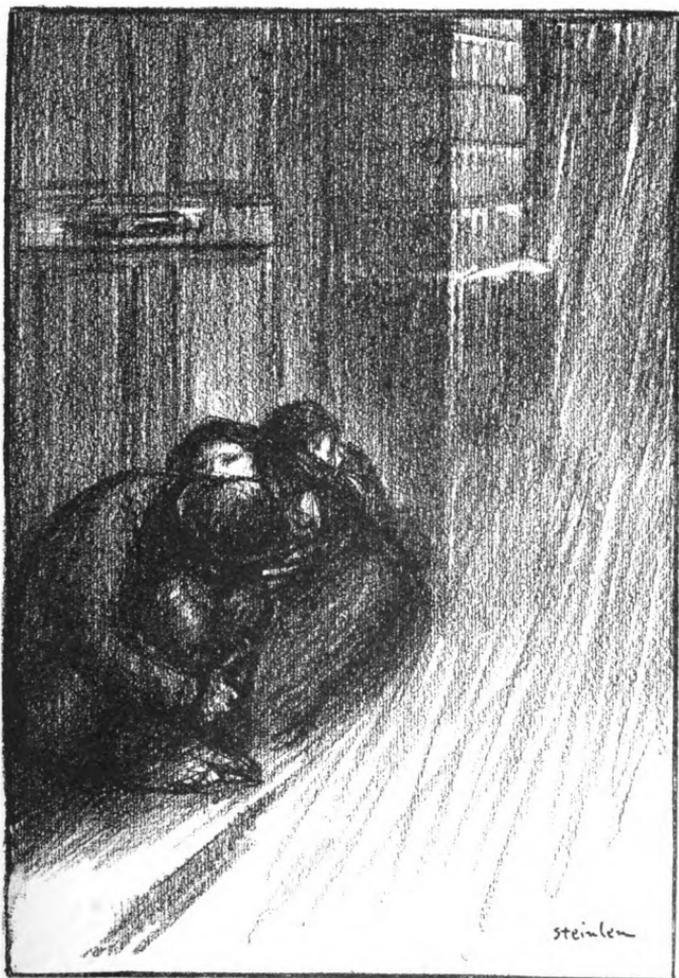
~~42556.20.9.5~~



Dr. George Barton

# L'HIVER









**Merd'! V'là l'Hiver et ses dur'tés,  
V'là l' moment de n' pus s' mett' à poils:  
V'là qu' ceuss' qui tienn'nt la queu' d' la poêle  
Dans l' Midi vont s' carapater!**

V'là l' temps ousque jusqu'en Hanovre  
Et d' Gibraltar au cap Gris-Nez,  
Les Borgeois, l' soir, vont plaind' les Pauvres  
Au coin du feu... après dîner!

Et v'là l' temps ousque dans la Presse,  
Entre un ou deux lanc'ments d' putains,  
On va r'découvrir la Détresse,  
La Purée et les Purotains!

Les journaux, mêm' ceuss' qu'a d' la guigne,  
A côté d'artiqu's festoyants  
Vont êt' pleins d'appels larmoyants,  
Pleins d' sanglots,.. à trois sous la ligne!

Merd', v'là l'Hiver! Le pègr' s'échine  
A fabriquer les port's-monnaie  
Merd', v'là l'Hiver! Maam' Sév'rine  
Va rouvrir tous ses robinets!

C' qui va s'en évader des larmes !  
C' qui va en couler d' la pitié !  
Plaind' les Pauvr's c'est comm' vendr' ses charmes  
C'est un vrai commerce, un méquier !

Ah ! c'est qu'on est pas muff' en France,  
On n' s'occup' que des malheureux ;  
Et dzimm et boum ! la Bienfaisance  
Bat l' tambour su' les Ventres creux !

L'Hiver, les murs sont pleins d'affiches  
Pour Fêt's et Bals de charité,  
Car pour nous s'courir, eul' mond' riche  
Faut qu'y gambille à not' santé !

Sûr que c'est grâce à la Misère  
Qu'on rigol' pendant la saison ;  
Dam' ! Faut qu'y viv'nt les rastaqoères  
Et faut ben qu'y r'dor'nt leurs blasons !

Et faut ben qu' ceux d' la Politique  
Y s' gagn'nt eun' popularité!  
Or, pour ça, l' moyen l' pus pratique  
C'est d' chialer su' la Pauvreté.

Moi, je m' dirai: « Quiens, gn'a du bon! »  
L' jour où j' verrai les Socialisses  
Avec leurs z'amis Royalisses  
Tomber d' faim dans l' Palais-Bourbon.

Car tout l'mond' parl' de Pauvreté  
D'eun' magnèr' magnifique et ample,  
Vrai de vrai y a d' quoi en roter,  
Mais personn' veut prêcher d'exemple!

Ainsi, r'gardez les employés  
(Ceux d' l'Assistance évidemment)  
Qui n'assist'nt qu'aux enterr'ments  
Des Pauvr's qui paient pas leur loyer!

---

Et pis contemplons les Artistes,  
Peint's, poèt's ou écrivains,  
Car ceuss qui font des sujets tristes  
Nag'nt dans la gloire et les bons vins !

Pour euss, les Pauvr's, c'est eun' bath chose,  
Un filon, eun' mine à boulots ;  
Ça s' met en dram's, en vers, en prose,  
Et ça fait faire ed' chouett's tableaux !

Oui, j'ai r'marqué, mais j'ai p't'êt' tort,  
Qu' les ceuss qui s' font nos interprètes  
En geignant su' not' triste sort  
Se r'tir'nt tous après fortun' faite !

Ainsi, t'nez, en littérature  
Nous avons not' Victor Hugo  
Qui a tiré des mendigots  
D' quoi caser sa progéniture !

Oh ! c' lui-là, vrai, à lui l' pompon !  
Quand j' pens' que, malgré ses meillons,  
Y s' fit ballader les rognons  
Du bois d' Boulogn' au Panthéon

Dans l' corbillard des « Misérables »  
Enguirlandé d' Beni-Bouff'-Tout  
Et d' vieux birb's à barb's vénérables...  
J'ai idé' qu'y s'a foutu d' nous

Et gn'y a pas qu' lui : t'nez Jean Rich'pin  
En plaignant les « Gueux » fit fortune.  
F'ra rien chaud quand j' bouffrai d' son pain  
Ou qu'y m' laiss'ra l'taper d'eun' thune.

Ben, en peintur', gn'a z'un troupeau  
Ed' peint's qui gagn'nt la forte somme  
A nous peind' pus tocs que nous sommes :  
(Les poux aussi viv'nt de not' peau !)

---

Allez ! tout c' mond' là s' fait pas d' bile,  
C'est des bons typ's, des rigolos,  
Qui pinc'nt eun' lyre à crocodiles  
Faites ed' nos trip's et d' nos boïaux !

L'en faut, des Pauvr's, c'est nécessaire,  
Afin qu' tout un chacun s'exerce,  
Car si y gn' aurait pus d' misère  
Ça pourrait ben ruiner l' commerce. .

Ben, j' vas vous dir' mon sentiment :  
C'est un peu trop d'hypocrisie,  
Et plaindr' les Pauvr's assurément  
Ça rapport' pus qu' la Poésie :

Je l' prouv', c'est du pain assuré ;  
Et quant aux Pauvr's, y n'ont qu'à s' taire.  
L' jour où gn'en aurait pus su' Terre,  
Bien des gens s'raient dans la Purée !

Mais Jésus mèm' l'a promulgué,  
Paraît qu'y aura toujours d' la dèche  
Et paraît qu'y a quèt' chos' qu' empêche  
Qu'un jour la Vie a soye pus gaie.

Soit — Mais, moi, j' vas sortir d' mon antre  
Avec le Cœur et l'Estomac,  
Pleins d' soupirs... et d' fumé' d' tabac.  
(Gn'a pas d' quoi fair' la dans' du ventre!)

J'en ai ma claqu', moi, à la fin,  
Des « *P'tits Carnets* » et des chroniques  
Qu'on r'trouv' dans les poch's ironiques  
Des gas qui s' laiss'nt mourir de faim!

J'en ai soupé de n' pas briffer  
Et d'êt' de ceuss' assez... pantoufles  
Pour infuser dans la mistoufle  
Quand... gn'a des moyens d' se r'biffer.

---

Gn'a trop longtemps que j' me balade  
La nuit, le jour, sans toit, sans rien ;  
(L'excès même ed' ma marmelade  
A fait s' trotter mon Ang' gardien !)

(Oh ! il a bien fait d' me plaquer :  
Toujours d' la faim, du froid, d' la fange,  
Toujours dehors, gn'a d' quoi claquer ;  
Faut pas y en vouloir à c't' Ange !)

Eh donc ! tout seul, j' lèv' mon drapeau ;  
Va falloir tâcher d'êt' sincère  
En disant l' vrai coup d' la Misère,  
Au moins, j'aurai payé d' ma peau !

Et souffrant pis qu' les malheureux  
Parc' que pus sensible et nerveux  
Je peux pas m' faire à supporter  
Mes douleurs et ma Pauvreté.

Au lieu de plaind' les Purotains  
J' m'en vas m' foute à les engueuler,  
Ou mieux les fair' débagouler,  
Histoïr' d'embêter les Rupins.

Oh! ça n' s'ra pas comm' les vidés  
Qui, bien nourris, parl'nt de nos loques.  
Ah! faut qu' j'écriv' mes « Soliloques » ;  
Moi aussi, j'en ai des Idées!

Je veux pus êt' des Écrasés,  
D' la Muffleri' contemporaine ;  
J' vas dir' les maux, les pleurs, les haines  
D' ceuss' qui s'appell'nt « Civilisés »!

Et au milieu d' leur balthasar  
J' vas surgir, moi (comm' par hasard)  
Et fair' luire aux yeux effarés  
Mon p'tit « *Mané, Thécél, Pharès* »!

Et qu'on m' tue ou qu' j'aïlle en prison,  
J' m'en fous, je n' connais pus d' contraintes :  
J' suis l'Homme' Modern', qui pouss' sa plainte,  
Et vous savez ben qu' j'ai raison !

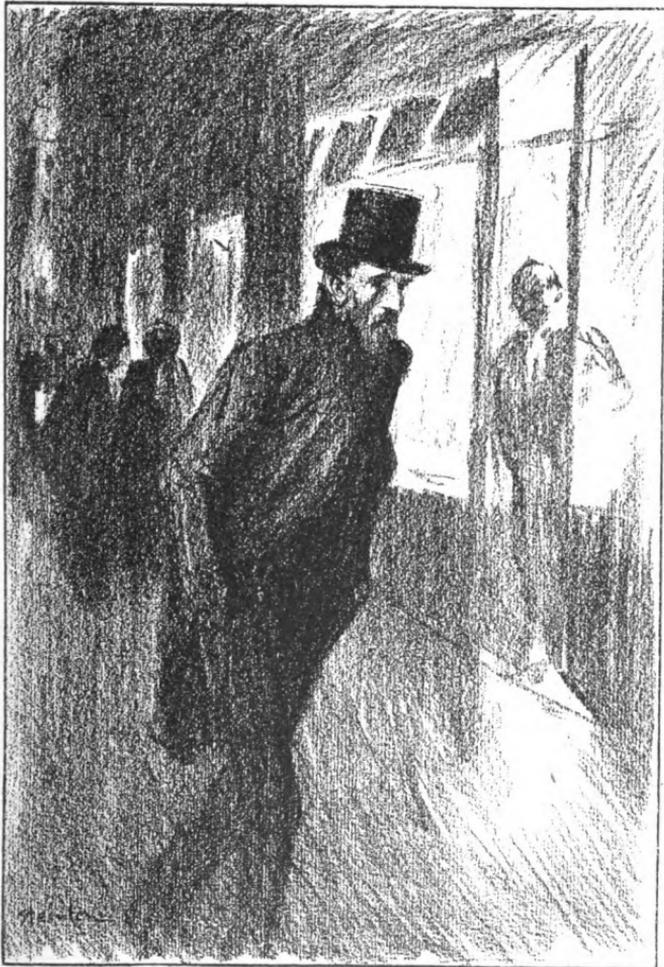
(1894-1895)





**IMPRESSIONS  
DE PROMENADE**









Quand j' pass' triste et noir, gn'a d'quoi rire.  
Faut voir rentrer les boutiquiers  
Les yeux durs, la gueule en tir'lire,  
Dans leurs comptoirs comm' des banquiers.

J' les r'luque: et c'est irrésistible.  
Y s' œaval'nt, y z'ont peur de moi,  
Peur que j' leur chopp' leurs comestibles,  
Peur pour leurs femm's, pour je n' sais quoi.

Leur conscienc' dit : « Tu t' soign's les tripes,  
« Tu t' les bourr's à t'en étouffer,  
« Ben, n'en v'là un qu'a pas bouffé ! »  
Alors, dame ! euss y m'prenn'nt en grippe !

Gn'a pas ! mon spectr' les embarrasse,  
Ça leur z'y donn' comm' des remords :  
Des fois, j' plaqu' ma fiole à leurs glaces,  
Et y d'viennent livid's comm' des morts !

Du coup, malgré leur chair de poule,  
Y s' jett'nt su' la porte en hurlant :  
Faut voir comme y z'ameut'nt la foule  
Pendant qu' Bibi y fout son camp !

« — Avez-vous vu ce misérable,  
« Cet individu équivoque ?  
« Ce pouilleux, ce voleur en loques  
« Qui nous r'gardait croûter à table ?



« Ma parole ! on n'est pas chez soi,  
« On n'peut pas digérer tranquilles...  
« Nous payons l'impôt, gn'a des lois !  
« Qu'est-c' qu'y font donc, les sergents d' ville ? »

J' suis loin, que j' les entends encor :  
L'vont d'hiver m'apport' leurs cris aigres.  
Y piaill'nt, comme à Noël des porcs,  
Comm' des chiens gras su' un chien maigre !

Pendant c' temps, moi, j'file en silence,  
Car j'aim' pas la publicité;  
Oh! j'connais leur état d' santé,  
Y m' fraient foutre au clou... par prudence !

Comm' ça, au moins, j'ai l' bénéfice  
De m' répéter en liberté  
Deux mots lus su' les édifices :  
« Égalité! Fraternité! »

Souvent, j'ai pas d'aut' nourriture :  
(C'est l' pain d' l'esprit, dis'nt les gourmets.)  
Bah! l'Homme est un muff' par nature,  
Et la Natur' chang'ra jamais.

Car, gn'a des prophèt's, des penseurs  
Qui z'ont cherché à changer l'Homme, •  
Ben quoi donc qu'y z'ont fait, en somme,  
De c'kilog d' fer qu'y nomm'nt son Cœur?

Rien de rien... même en tapant d'ssus  
Ou en l'prenant par la tendresse  
Comm' l'a fait Not' Seigneur Jésus,  
Qui s'a vraiment trompé d'adresse :

Aussi, quand on a lu l'histoire  
D' ceuss' qu'a voulu améliorer  
L' genre humain..., on les trait' de poires ;  
On vourait ben les exécrer :

On réfléchit, on a envie  
D' beugler tout seul « *Miserere* »,  
Pis on s' dit : Ben quoi, c'est la Vie !  
Gn'a rien à fair', gn'a qu'à pleurer.





**SONGE-MENSONGE**  
**ESPOIR**  
**DÉCEPTION**  
**(Trilogie)**



**SONGE-MENSONGE**









1  
P'têt' ben qu'un jour gn'aura du bon  
Pour l' Gas qui croit pus à grand' chose,  
Qu' a ben sommeil, qu' est ben morose  
Et qui bourlingue à l'abandon;

Pour l' Gas qui marche en ronflant d'bout  
Et qui veut pus en foutre eun' datte  
Et qui risqu'rait p'têt' un sal' coup  
S'il l'tait pus vaillant su' ses pattes

Et s'y n' saurait pas qu'en fin d' comptes  
Pus ya d' misère et d' scélérats,  
Pus ya d' l'horreur, pus ya d' la honte,  
Pus ya d' pain pour les magistrats!

Oh! p'têt' ben qu' oui, oh! p'têt' ben qu' non,  
Gn'aura du mieux... du neuf... du bon  
Pour C' lui qui va la gueul' penchée  
A l'heure où les aut's sont couchés,

Car c' soir... faut r'filer la Comète,  
Malgré qu' mes pieds soy'ent en viand' crue;  
Ce soir... c' doit êt' un soir de fête,  
C'est plein d' rigolos dans les rues!



O joie ! ô candeur !... non c' qu'y gueulent,  
Gn'en a déjà qu' ont leur muffée ;  
Y tienn'nt un copain qui dégueule  
Alorss que moi j'ai rien briffé.

C'est des michets, c'est des maqu'reaux,  
C'est des « rastas », c'est des rapins,  
Des calicots et des youpins,  
Des band's de rouchi's et d' poivrots,

Des candidats au copahu,  
Des jeun's gens' qui fait dans l' Commerce  
Et qui s' sont dit : « Faut qu'on s'exerce  
A la grand' noce, au grand chahut ! »

(Ceuss'-là y gagn't cinq cigs par mois  
Et veul'nt la faire aux mecs braisés)  
Or pour s'offrir eun' fill' de joie  
Ce soir... n'a fallu s' cotiser !

Chacun deux thun's... viv' la jeunesse !  
Et les v'là quat' pour eun' gothon ;  
Mais la pauv' mô'm' n'a qu' deux tétons  
Et quoi qu'a fass'... qu'eun' pair' de fesses !

Un seul couch'ra... hein, quel succès !  
Les aut's y s' tap'ront... sans personne.  
(Ah ! qu'on est fier d'être Français  
Quand on regarde la Colonne !)

Vrai, les pauv's gas..., les malheureux,  
Les crèv'-d'amour..., les faméliques !  
Y pass'nt, les viveurs fastueux  
De la troisième République !

Euss', leur gueltre et leur faux chambard  
Et leurs punais's à trois francs l'heure,  
C'est d' la misère et du cauch'mar  
C'est d' la cruauté qui m'effleure.

Quand gn'en a pus... gn'en a encore,  
Y piail'nt, y rouspèt'nt... y s' querell'nt  
C'est du suffrage universel  
Qui passe et qu' est content d' son sort !





Ah! les veaux tout d' mêm', les vagins,  
Les salopiots..., les pauv's loufoques,  
C'est pas euss qui f'ront v'nir l'Époque  
Où qu' les z'Homms y s'ront tous frangins,

Où qu' les Nations s' pass'ront des langues,  
Comm' des charlott's en amiquié,  
Euss, y r'tourn'nt à l'orang-outangue  
De la cocotte au cocotier !

Ça s'rait bath d'en faire un cocu,  
D'y soul'ver eun' de ses bergères,  
Mais d'pis longtemps... j'ai mal vécu,  
J' suis pas sûr d'êt' eun' bonne affaire :

(Dam' !... j'ai fait l' jacqu' moi, et par trop,  
L' poireau d'amour pour caus' de dèche,  
La crèm' de ma rac' doit êt' sèche  
Comm' la moell' morte du sureau ;

Pis... mal fringué... fauché... sans treffe,  
J'os'rais seul'ment pas y causer :  
Donc un béguin, c'est comm' des nêfes,  
Quant au lapin... c'est tout posé !

Enfin! N'empêch' que v'là la puïe  
Qu'y m' faut cor' n' tortorer qu' la brume  
(Mèm' que c'est comm' ça qu'on s'enrhume  
Et qu'on s'obtient des pneumonies).

Et n'empêch' qu'en c'te nuit d' plaisir  
Où trottaille ed' d' la bell' gonzesse  
Au fin fond d' ma putain d' jeunesse  
Y s' lèv' comme un troupeau d' désirs!

Et quels désirs! Des éperdus,  
Des ceuss' qui font qu'on d'viendrait pègre,  
Des douloureux... des ben tendus,  
Vrai' band' de loups et d' gorets maigres.

Pourtant la lanc' d'vrait les noyer,  
Oui, j' t'en fous, ma viande hurl' tout' seule,  
Mon cœur va me sauter d' la gueule  
Mes limandins vont aboyer!



## III

Ah ! qu' mes flaquants sont lourds ce soir...  
Oh ! un bain d' pieds... eun' pair' d' pantoufes  
(J'ai trop marné dans la mistoufe  
Dans la bouillasse et l' désespoir !)

Oh ! n' pus êt' planqué à la dure  
Et n' s'rait-ce qu' eun' nuit frimer l' marlou  
Et m' les rouler dans d' la guipure  
Ousqu' on verrait guincher mes poux.

Deux ronds d' tendresse... un sou d' sourire  
Et deux tétons en oreillers  
Pour s'y blottir, y roupiller  
Et les mamourer sans rien dire :

Voui, deux tétons frais et joyeux,  
Marmots lourds à gueulett's fleuries,  
Lingots d'amour et d' chair chérie  
Beaux et miséricordieux,

Oh! d' la santé... eun' bonne haleine!  
D' la peau jeun'... des bras de fraîcheur  
Et su' tout ça coucher ma peine  
Et ma fatigue de marcheur...

Car c' soir vraiment j' peux pus m' cont'nir.  
J'éclate! Y a trop d' joi', trop d' morues,  
Gn'a trop d' rigolos dans les rues,  
J' m'en vas chialer... j' m'en vas m' périr.

Assez ! ou j' vas m' sortir les tripes  
Et buter dans l' blair des passants,  
Des premiers v'nus, des « innocents »,  
Dans c' troupeau d'carn's qu'est les bons types.

Ceuss' là dont la joi' n' fait pas grâce,  
J' m'en vas leur z'y mett' un bouchon...  
Noël, Noël ! L' preumier qui passe  
Y bouff'ra d' la têt' de cochon!...





## IV

A moins qu' ça n' soy' moi qui n'écope  
Y aurait des chanc's pour qu' d'eun' mandale  
Un d'euss' m'envoy' râper les dalles  
De la plac' Pigalle au Procope.

Car euss' n'ont pas dîné... d' mépris  
Ni déjeuné d'un paradoxe.  
Tous ces muff's-là, c'est ben nourri,  
Ça fait du sport... ça fait d' la boxe.

---

Pis quand même ej' s'rais l' pus costeau  
(Faut ben voir la réalité),  
Quand on est seul à s' révolter  
Les aut's boug'nt pas pus qu' des poteaux.

Alorss? Quoi fair'? S' foutre à la Seine?  
Mais j' suis su' Terr', faut ben qu' j'y reste;  
Allons r'marchons... rentrons not' geste  
Pour cett' fois... ça vaut pas la peine!





**ESPOIR**









V

Comment qu' ça s' fait qu' les taciturnes,  
Les fous-la-faim, les gas comm' moi,  
Les membr's du " Brasero nocturne ",  
Gn'en a pus d'un su' l' pavé d' bois ;

Ceuss qu'ont du poil et d' la fierté,  
Les inconnus..., que tout l' mond' frôle,  
Souffrent c' qu'y souffr'nt sans rouspéter  
Et pass'nt en couchant les épaules?

C'est-y que quand le ventre est vide  
On n' peut rien autr' quz s' résigner,  
Comm' le bétail au front stupide  
Qui sent d'avanc' qu'y s'ra saigné?

Comment qu'ça s' fait qu' la viande est lâche  
Et qu'on n' tent'rait pas un coup d' chien  
Et qu'moins on peut... moins qu'on s' maintient.  
Pus on s' cramponne et pus qu'on tâche?

(Car c'est pas drôl' d'êt' sans coucher  
Pour la raison qu'on est fauché,  
Ou d' pas s' connaître eun' tit' maîtresse  
A' caus' qu'on est dans la détresse!)

---

(L' droit au baiser existe trop  
Pour les rupins qu' est débauchés,  
Pour les barbes, pour les michets ;  
Le sans-pognon..., lui, bais'... la peau!)

(Pourtant, vrai, on sait c' qu'est la Vie  
Qui s' traduit par l' mêm' boniment  
Qu' dans la galette ou l' sentiment  
On vous fait jamais qu' des vach'ries!)

Donc, comment qu' ça s' fait qu'on fait rien,  
Qu'on a cor' la forc' de poursuivre  
Et qu' malgré tout, ben, on s' laiss' vivre  
A la j' m'en-fous, à la p'têt'-bien ?

Oh! C'est qu' chacun a sa chimère  
Et qu' pus il est bas l' purotain,  
Pus qu'y marin' dans les misères,  
Pus que son gniasse est incertain,

Et qu' moins y sait où donner d' l'aile,  
Comme en plein jour l'oiseau du soir,  
Pus qu'y se r'suc' dans la cervelle  
Deux grains d' mensonge et un d'espoir !

Espoir de quoi ? Dam' ! ça dépend :  
Gn'en a qu'espèr'nt en eun' Justice,  
D'aut's en la Gloir' (ça, c'est un vice...  
Leur faut dans l' fign' trois plum's de paon!).

Mais l' pus grand nombr'... l'est comm' mézigue,  
Y rêv' d'un coin qui s'rait quéqu' part,  
N'importe, y n' sait, où pour sa part  
Y verrait flancher sa fatigue :

Un endroit ousque, sans charger,  
Ça r'ssemblerait à d' la vrai' Vie,  
A d' l'Amour et à du manger,  
Mais pas comm' dans les théories.

---

Un soir d'été, deux brins d' persil,  
Eun' tit' bicoque à la campagne  
Et quéqu' chose à s' mett' dans l' fusil  
(C'est pas des châteaux en Espagne!)

Car y vient eune heure à la fin  
Où qu' chacun veut vivre en artisse :  
L' rupin... à caus' des rhumatisses  
Et l' pauvr' pour bouffer à sa faim.

Voui! D' la guimauv', du sirop d' gomme  
Pour chacun en particulier ;  
Mais v'là l' chiendent, v'là l' singulier,  
On vourait ça pour tous les Hommes!



## VI

Car, gn'a pas, on est fatigué,  
On n' donn' pus dans la Politique,  
Ses pantins noirs et leur chiqué ;  
On sait qu' tout ça, c'est des « pratiques ».

---

On rigol' d'eun' Fraternité  
Où mêm' quand c'est l' Milord qu' étrenne  
Et qu' c'est son tour d'êt' dans la peine,  
Ses frangins (!) l'y laissent barboter.

On s' fout d'un Dieu qui, s'il existe,  
A sûr'ment dû nous oublier ;  
Car d'pis l' temps qu'on l'a supplié,  
L'aurait pu fair' la Vi' moins triste!

On commenc' par avoir son crible  
Des loufoqu'ries de nos Aïeux ;  
On vourait pas, si c'tait possible,  
On vourait pas trinquer pour eux..

Nous on est droits... nous on respire  
(Ça n'est déjà pas si cocasse) ;  
Porquoi qu'y faut payer la casse  
Du preumier et du s'cond Empire?

On a soupé des comédies,  
Des moral's, des phizologies,  
L'Hom'm' doit pus fair' que son plaisir  
Et la beauté de ses désirs.

On s'en fout des Idéalisses  
Qui su' not' râb' se chamaillaient  
Et des z'avocats socialisses  
Poilus, gueulards et marseillais!

On marche pus pour êt' martyrs  
Ou d' la confitur' d'insurgés,  
Comm' ceuss dont les z'oss'ments doiv'nt dire :  
— Malheur ! Quand c'est qu'on s'ra vengés ?

Porquoi qu'on s'rait viande à mitrailles  
Pour flingots à « perséussions » ?  
De Fourmies on r'monte à Versailles,  
C'est toujours les mêm's solutions.

---

On croit s' battr' pour l'Humanité,  
J' ten fous... c'est pour qu' les Forts s'engraissent  
Et c'est pour que l' Commerce y r'naisse  
Avec bien pus d' sécurité.

On se souvient des Communeux  
Dont on questionnait la cervelle  
En leur enfonçant les vitreux  
A coups d'sorlots et d' point's d'ombrelles

Et quand on r'tombe au temps présent,  
On n' trouv' pas ça pus amusant ;  
Y font vomir les satisfaits  
A qui pus rien ne fait d'effet ;

Et vomir, les poir's, les bett'raves,  
Les résignés à tronch's d'esclaves  
Et tous les genr's de révoltés  
Qui finissent par êt'... députés !

Nous, on veut pùs se l' laisser mettre,  
Vaut mieux s' tourner les pouc's en rond ;  
Quand un larbin y parvient maître  
L'est cor pus carn' que son patron !

De quoi? S' fair' scier pour ces gas-là?  
Fair' monter l' tirag' des gazettes?  
Y val'nt pas l' coup, vrai, nom de d' là,  
Qu' z'y rest'nt aux wouater-clo zettes !

A part quéqu's-uns qu' ont d' la bonté,  
Les aut's sont par trop sûrs d'eux-mêmes ;  
Laissons les flemmards à leur flemme  
Et les salauds dans leur sal'té !

Car les modernes Aristos  
N'ont pas bezef des Paladins  
Qui se faisaient crever la peau  
Pour la Veuve et pour l'Orphelin.

---

Voui, qu' y z' y pionc'nt dans leur purin  
Fait d'or, d' laideurs et d'arrogance ;  
Vrai, y manqu'nt par trop d'élégance.  
Y m' dégoût'nt, mes Contemporains !





## VII

Donc, chacun il a sa chimère,  
(Mém' qu'il en est l'unique amant);  
Bibi a la sienne égal'ment.....  
Suffit... j' m'entends... c'est m' n' affaire!

---

Voui, j' suis un typ', moi, j'en ai d' bonnes ;  
Quand les aut's y sont dans leur lit,  
Bibi y trimballe eun' Madone :  
Notre-Dame-des-Démolis !

Et pis l' pus crevant d' l'aventure,  
Qui fait mon chagrin panaché,  
C'est qu' c'est lorsque j' suis l' pus fauché,  
L' pus dans la nasse el' pus dans l'ordure,

C'est quand j' vaudrais pas mêm' eun' claque,  
Quand j' donn'rais pas deux ronds d' ma peau  
Et qu' « le long, le long du ruisseau »  
J' vourais m' fondre et devenir flaque,

C'est quand j' me sens l' pus loqu'taillon,  
Quand j' mâch' mes cris comm' des cartouches,  
C'est quand j' suis l' pus rauque et farouche  
Qu'a m'apparait comme un rayon !

Voui, quand j' vas ruer dans les brancards,  
Tout par un coup v'là qu'a s'élève,  
La Cell' qui dort au fond d' mes rêves  
Comme eun' bonn' Vierg' dans un placard !

Qui c'est ? J' sais pas, mais alle est belle :  
A s' lève en moi en Lun' d'Été,  
Alle est postée en sentinelle  
Comme un flambeau, comme eun' clarté !

A m' guette, alle écout' si j' l'appelle  
Du fond du soir et du malheur ;  
Mèm' qu'elle a les tétons en fleur  
Et tout l'Amour dans les prunelles !

Qui c'est ? J' sais pas... p'tèt' la Beauté  
(A moins qu'ça n' soy' la Charité).  
En tout cas c'est moi qu'alle attend  
Et v'là déjà pas mal de temps.

---

Sûr qu' c'est pas eun' gerce à la roue  
Qui m' mépris'ra pour manqu' de carme  
Et tant que j' pilonn'rai la boue  
Arpions en sang, châsses en larmes.

Sûr que c'est pas eune Égérie  
Qui, bien qu' repoussant du flingot,  
F'rait p'têt' sa tourte et sa sùrie  
Pass' que j' jacqu'rai en parigot ;

Et non pus eun' fill' de romances  
Qui s'enverrait l'Hercul' du Nord  
Ou, pour endormir ses souffrances,  
M' f'rait des queu's avec un ténor !

Ni eun' virago, sac à schnick,  
Qui, pour soigner mon estomac,  
M' pass'rait tous les jours à tabac  
Comm' si qu' j'aye épousé un flic (!)

Ni eun' bergeois' qui f'rait ses magnes  
(Eune épateus' de calicots)  
Et l'raffût des toupi's d'All'magne  
(Voyez rayon des boucicauts).

Ni eun' détraquée, eun' pourrie,  
Eune écrivieuse à faux jaspin,  
Ni eun' pouffiaste à front d'Marie  
Qui s'appuierait des marloupins.

Qui c'est ? J' sais pas, alle est si loin !  
Alle est si pâ'l' dans l'soir qui tombe  
Qu'on jur'rait qu' a sort de la tombe  
Ousqu'on s'marierait sans témoins.

Mais à forc' d'errer et d'muser  
Su' des kilomèt's de bitume,  
Quéqu' soir d'horreur et d'amertume  
J' me cogn'rai p'têt dans son baiser !  
.....

---

(— Mais d' qui donc, feignant, mâche-angoisse,  
Princ' des Couillons, mine à croquis,  
Gibier d' Poissy qu'a l' taf qu'on l' poisse,  
Non, mais dis-nous donc l' baiser d' qui?

— T'en as d' l'astuc', c'est épatant!  
Ousqu'alle est ta Blanch', ta Radieuse,  
Tu t'es pas vu, eh! dégoûtant,  
Toi et ta requinpett' pouilleuse?)

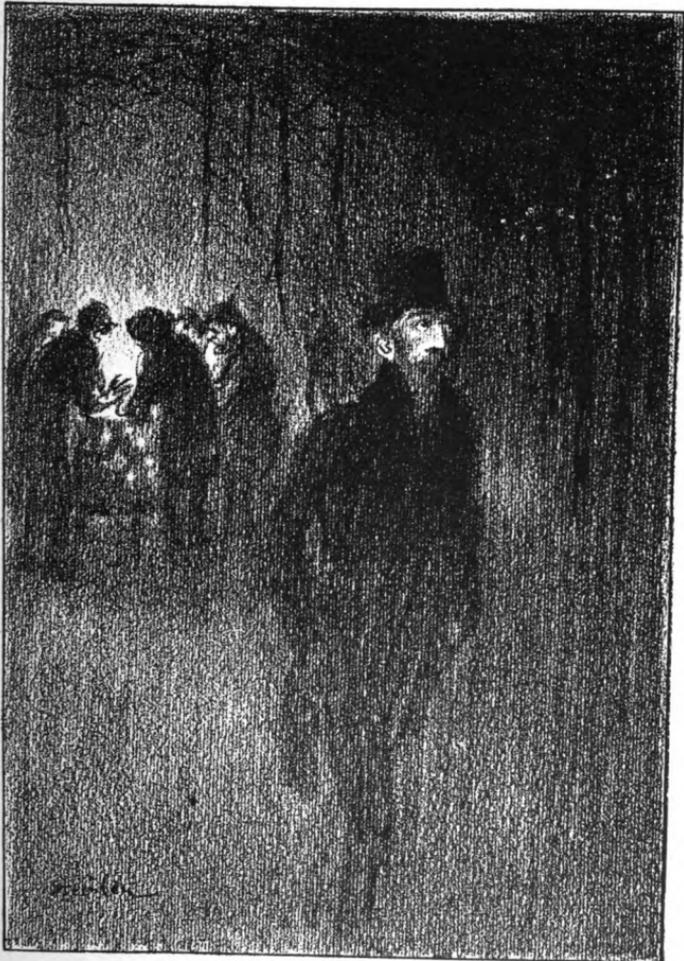
. . . . .

Ben, ma foi, si gn'a pas moyen,  
C'est pas ça qu'empêch'ra que j' l'aime!  
Allons, r'marchons, suivons not' flemme  
Rêvons toujours, ça coûte rien!



# DÉCEPTION









## VIII

Quand j' m'amèn'rai su' la Mason  
Qu' j'ai dans l'idée, au coin d' ma vie,  
Elle a s'ra just' su' sa sortie  
Pour aller fair' ses provisions.

Dès qu'a m' verra, mince ed' girie!  
(Un vrai coup d' tronche en pleins nichons)  
Et comm' tout par un coup r'froïdie,  
A d'viendra blanch' comme un torchon!

— Ah! (Et a s' mettra pour prier :)  
— Seigneur ! Jésus ! Mari'-Mad'leine !  
Et tous ceuss' du calendrier  
Qui s' foutent d' la misère humaine.

— Ah! ben vrai... bonsoir? Quiens! Te vl'à?  
Ça n'est pas trop tôt, mon bonhomme,  
Allons, approach', pos' ton cul là,  
D'où c'est qu' tu viens? Comment qu' tu t' nommes?

— T'as l'air tout chos'... tu t'sais en r'tard ;  
Mais j' te dis rien pass' que tu t'traînes  
Et qu' t' as l'air d'avoir ben d' la peine  
D'êt' ben massif, d'êt' ben mastar !

— Mon guieu qu' t'es grand! Mon guieu qu' t'es maigre!  
Ben sûr... tu n'es pas... financier,  
Ni député..., ni marl'..., ni pègre,  
Sûr que t'as z'un foutu méquier!

— Tes clignotants sont fatigués!  
Tes ployants grinc'nt comm' des essieux,  
T'es moch'..., t'es vidé..., t'es chassieux,  
T'es à fond d' cal'..., t'es déglingué;

— Sûr! T'as pas eu ta suffisance  
De brich'ton, d' sommeil et d'amour  
Et tes z'os qu'on doit voir à jour,  
Ça n'est guèr' d' la « réjouissance ».

— T'as pus d' grim pant.,. t'as pus d' liquette,  
Tes lappe-la-boue bâill'nt de douleur,  
Et pour c' qui est d' ta requinnette  
Alle est taillé' dans du malheur!

— Qui c'est ton parfum? dis? des fois?  
(On pourrait t' pister à la trace.)  
— Mossieu a mis son sifflet d' crasse?  
Mossieu va dans l' monde à c' que j' vois!

— Ton bloum! y dat' du grand Empire!  
Ta plur' grelotte, eh! grelotteux,  
Et j' devin' cor à ton sourire  
Qu' ton cœur aussi est ben loqu'ieux!

— T' as dû n'avoir l'âme azurée  
D' l'instruction... d' l'astuce et d' l'acquis,  
Car avec ça t'as l'air... marquis,  
Oh! mais... d'un marquis d' la Purée.

— J' te connais comm' si j' t'avais fait,  
T'es un rêveur..., t'es z'eun' vadruille;  
T' as chassé que c' que tu rêvais  
Et t' es toujours rev'nu bredouille:

---

— T' as tell'ment r'filé la comète  
Qu'on la croirait' cor' su' ton front ;  
T' as du blanc d' billard su' la tête,  
T' as comme eune Étoil' su' l' citron.

— Cause un peu si ça t'est possible !  
Ai' pas peur, caus' ?... Pheu ! c'est natté.  
Oh ! c' qu'il est gonflé ton Sensible,  
On croirait qu'y va éclater !

— Gn'a ben longtemps que j' t'espérais  
Et j' comptais pus su' toi à c't' heure ;  
Mais pisque te v'là et qu' tu pleures,  
Stope ! on verra à voir après :

— Si ça t' botte on f'ra compagnons  
(Bien qu' tu soy' schnocke et qu' tu trouillotes)  
Mais j' t'aim' comm' ça.... c'est mes z'ognons  
Et tout l' reste il est d' la gnognotte !

— Arr'pos'-toi donc, va... fais un somme,  
T' es pas pressé... tu viens d' si loin ;  
Les purs-sangs qui sont pas des hommes  
Roupill'nt ben tout l' long d' leur besoin ;

— Dors... laiss' tout ça s'organiser,  
J' suis la Beauté... j' suis la Justice,  
Et v'là trente ans que tu t' dévisses,  
Qu' t'es en marche après mon baiser !

— T' es ben un galant d' not' Époque,  
Un d' nos cochons d' contemporains  
Qu' ont l' Ressautant, et l' Juge en loques  
Et n' sav'nt où donner du groïn.

— Ah! c' que t' as pris... non, c'est un rêve !  
Et j'ai qu'à voir ton ciboulot  
Pour m' figurer qu' ta part d' gâteau  
Ne cont'nait sûr'ment pas la fève :

— T' as d' l'orgueil, d' la simplicité,  
Et d'vant la Vi' t' as fait ta gueule ;  
T' as d' l'usag'... d' la timidité,  
T' es dign', t' es maigr', t' es jeun'... t' es meule !

— Aussi on n' te gob' pas beaucoup,  
T' offens's les muffs ; t' es bon pour l' bagne.  
Comment, sagouin, t' avais pas l' sou  
Et tu f'sais ta poire et tes magnés ?

— Quiens..., maint'nant, causons des gonzesses  
(Qué Sologn' ce fut... tes vingt ans !)  
Aucune a compris les tendresses  
Qui braisoy'nt dans tes miroitants :

— Et t' es cor deuil et plein d' méfiance  
A cause des fauvett's qui dans l' temps  
Ont fait pipi su' tes croyances  
Et caca su' ton Palpitant ;

— Et des nombreux's qui censément  
T'ont mené au pat'lin jonquille  
Et chahuté les sentiments  
Comm' des croquants couch'nt un jeu d' quilles.

— Et les ment'ries qu' tu sais déjà ;  
Nib! T' en veux pus pour un empire :  
Hein : — « Cœurs de femm's, cœurs de goujats »  
Et les meilleur's... a sont les pires !

— N' te tracass' pas, va... dors, mon gosse ;  
Dodo, mon chagrin..., mon chouné,  
La France est un pays d' négoce,  
Tu sauras jamais t'y r'tourner !

(Car la Femme a n'a qu'un pépin,  
Son mâl' s'rait-y l' roi des Rupins,  
L' pus marioll' de tous les royaumes,  
Pour Ell'... c'est jamais qu'un pauv' môme.)



## IX

Et v'là. — A caus'ra jusqu'au jour  
Comm' ça en connaissanc' de cause ;  
Ses mots... y s'ront des grains d'amour,  
Et en m' disant tout's ces bonn's choses,

6

Jusqu'à c' que la Blafarde a s' couche  
Dans son plumard silencieux,  
A mettra ses mains su' ma bouche  
Et pis ses bécots plein mes yeux.

(Car nous deux ça bich'ra tout d' suite  
Et pour savoir si j' suis amé  
Sûr, j'aurai pas besoin d' plumer  
L' volant mignon des marguerites!)

J' m'y vois. — A m' prendra dans ses bras  
Comme eun' moman quient son moutard,  
Comme un goualant d' ru's sa guitare  
Et a m' f'ra chialer c' qu'a voudra.

Pour moi, ça s'ra mossieu Dimanche  
(J'y caus'rai pas... gn'en aurait d' trop!)  
J' s'rai là, crevé, langu' dans les crocs  
Comme un vieux canasson qui flanche.

---

Dormir alors... ah ! j' dormirai  
L'instant où j' la rencontrerai !  
Oh ! là là, qué coup d' traversin :  
(Le tsar y s'ra pas mon cousin !)

Dormir... dormir, jusqu'à Midi !  
Qu'a soy' putain, qu'a soy' pucelle,  
Le blair' dans l' poil de son aisselle  
Comme un moignieau qui rentre au nid !

Sûr qu'a s'ra franch', gironde et bonne,  
Son cœur y s'ra là pour un coup,  
Et ses tétons y s'ront si doux  
Que j' la prendrai pour eun' daronne.

Et loin des gonciars charitables,  
Des philanthrop's... des gas soumis,  
J'aurai d' la soup', du rif, eun' table  
Et du perlo pour les z'amis.

(Fini l' chiqué des vieux gratins,  
Des pauv's vieux cochons baladeurs  
Fini, Mam' Poignet et ses leurres  
Solitaires et clandestins !)

Ah ! nom de d'là ! ce que j' l'am'rai  
(Gn'aura qu'Ell' qui s'ra ma Patrie)  
Elle est pis sa jeuness' fleurie  
Comme eul' Luxembourg au mois d' Mai :

Ah ! quand c'est que j'y parviendrai  
A la Mason de Son Sourire,  
Quand c'est donc que je pourrai m' dire :  
— Ma vieill', ça y est, tu vas t' plumer !

Si c'est l'Hiver... p'têt' qu' y f'ra chaud,  
Si c'est l' Printemps p'têt' qu'y f'ra tendre,  
Mais qu'y lansquine ou qu'y fasse beau,  
Mon guieu... comme y f'ra bon d' s'étendre.

---

Voui, dormir... n' pus jamais rouvrir  
Mes falots sanglants su' la Vie,  
Et dès lorss ne pus rien savoir  
Des espoirs et des désespoirs,

Qu' ça soy' le soir ou ben l' matin,  
Qu'y fass' moins noir dans mon destin,  
Dormir longtemps... dormir... dormir!

. . . . .  
. . . . .

Ho! mais bon sang! Cell' que j'appelle  
Ça s'rait-y pas la Femme en Noir  
Qu'est à coup sûr la pus fidèle?

Oh! là là, vrai! La Dame en noir  
(Qu'un jour tout un chacun doit voir  
Aux lueurs des trent'-six chandelles  
Qu'on allum' pour la recevoir);



Tonnerr' de dieu!... la Femme en Noir,  
La Sans-Remords... la Sans-Mamelles,  
La Dure-au-Cœurs, la Fraîche-aux-Moelles,  
La Sans-Pitié, la Sans-Prunelles,  
Qui va jugulant les pus belles  
Et jarnacquant l' jarret d' l'Espoir :

Vous savez ben... la Grande en Noir  
Qui tranch' les tronch's par ribambelles  
Et dans les tas les pus rebelles,  
Envoy' son tranchoir en coup d'aile  
Pour fair' du Silence et du Soir !

(Et faire enfin qu'y ait du bon  
Pour l' Gas qui rôde à l'abandon.)





**LE REVEN**









I

Des fois je m' dis, lorsque j' charrie  
A douète... à gauche et sans savoir  
Ma pauv' bidoche en mal d'espoir,  
Et quand j' vois qu' j'ai pas l' droit d' m'asseoir  
Ou d' roupiller dessus l' trottoir  
Ou l' macadam de « ma » Patrie,

Je m' dis : — Tout d' mêm', si qu'y r'viendrait !  
Qui ça?... Ben quoi ! Vous savez bien.  
Eul' l' trimardeur galiléen,  
L' Rouquin au cœur pus grand qu' la Vie !

De quoi ? Ben, c'lui qui tout lardon  
N' se les roula pas dans d' beaux langes  
A caus' que son double daron  
Était si tell'ment purotain

Qu'y dut l' fair' pondr' su' du crottin  
Comm' ça à la dure, à la fraîche,  
A preuv' que la paill' de sa crèche  
Navigua dans la bouse de vache.

Si qu'y r'viendrait, l' Agneau sans tache ;  
Si qu'y r'viendrait, l' Bâtard de l' Ange ?  
C'lui qui pus tard s' fit accrocher  
A trent'-trois berg's, en plein' jeunesse

(Mêm' qu'il est pas cor dépendu !),  
 Histoïr' de rach'ter ses frangins  
 Qui euss' l'ont vendu et r'vendu ;  
 Car tout l' monde en a tiré d' l'or  
 D'pis Judas jusqu'à Grandmachin !

L' gas dont l' jacqu'ter y s'en allait  
 Comm' qui eût dit un ruisseau d' lait  
 Mais qu'a tourné, qui s'a aigri  
 Comm' le lait tourn' dans eun' crém'rie  
 Quand la crémière a ses anglais !

(La crémièr', c'est l'Humanité  
 Qui n' peut approcher d' la Bonté  
 Sans qu' cell'-ci, comm' le lait, n' s'aigrisse  
 Et n' tourne aussitôt en malice !)

Si qu'y r'viendrait ! Si qu'y r'viendrait,  
 L'Hom'm' Bleu qui marchait su' la mer  
 Et qu'était la Foi en balade :

Lui qui pour tous les malheureux  
Avait putôt sous l' téton gauche  
En façon d' cœur... un Dououreux.  
(Preuv' qu'y guérissait les malades  
Rien qu'à les voir dans l' blanc des yeux,  
C' qui rendait les méd'cins furieux.)

L' gas qu'en a fait du joli  
Et qui pour les muffs de son temps  
N'tait pas toujours des pus polis !

Car y disait à ses Apôtres ;  
— Amez-vous ben les uns les autres,  
Faut tous êt' copains su' la Terre,  
Faurait voir à c' qu'y gn'ait pus d' guerres  
Et voir à n' pus s' buter dans l' nez,  
Autrement vous s' rez tous damnés.

Et pis encor :

— Malheur aux riches !

Heureux les poilus sans pognon,

Un chameau s'enfil'rait ben mieux  
Par le petit trou d'eune aiguille  
Qu'un michet n'entrerait aux cieux !

L' mec qu'était gobé par les femmes  
(Au point qu' c'en était scandaleux)  
L'Homme aux beaux yeux, l'Homme aux beaux rêves,  
Eul' l' charpentier toujours en grève,  
L'artiss', le meneur, l'anarcho,  
L'entrelardé d' cambrioleurs

(Ça s'rait-y paradoxal?)  
L' gas qu'a porté su' sa dorsale  
Eune aut' croix qu' la Légion d'Honneur !





## II

Si qu'y r'viendrait, si qu'y r'viendrait!  
Tout d'un coup... ji... en sans façons,  
L' modèl' des méniss's économes,  
Lui qui gavait pus d' cinq mille hommes  
N'avec trois pains et sept poissons.

---

Si qu'y r'viendrait juste ed' not' temps  
Quoi donc qu'y s' mett'rait dans l' battant ?  
Ah ! lui, dont à présent on s' fout  
(Surtout les ceuss qui dis'nt qu'ils l'aiment).

P'têt' ben qui n'aurait qu' du dégoût  
Pour c' qu'a produit son sacrifice  
Et qu' cette fois-ci en bonn' justice  
L' aurait envi' d' nous fout' des coups !

Si qu'y r'viendrait... si qu'y r'viendrait  
Quéqu'jour comm' ça sans crier gare,  
En douce, en pénars, en mariolle,  
De Montsouris à Batignolles,  
Nom d'un nom ! Qué' coup d' Trafalgar !

Devant cett' figur' d'honnête homme  
Quoi y diraient nos négociants ?  
(Lui qui bûchait su' les marchands)  
Et c'est l' Pap' qui s'rait affolé  
Si des fois y pass'rait par Rome

(Le Pap', qu'est pus rich' que Crésus.)  
J'en ai l' frisson rien qu' d'y penser  
Si pourtant qu'y r'viendrait Jésus,

Lui, et sa gueul' de Désolé !









111

Eh ben ! moi... hier, j' l'ai rencontré  
Après menuit, au coin d'eun' rue,  
Incognito comm' les passants  
Des tifs d'argent dans sa perruque  
Et pour un Guieu qui s' paye eun' fugue  
Y n'était pas resplendissant !

Il est v'nu su' moi et j'y ai dit :

— Bonsoir... te v'là? Comment, c'est toi?

Comme on s' rencontr'... n'en v'là d'eun' chance!

Tu m'épat's... t'es sorti d' ta Croix?

Ça n'a pas dû êt' très facile...

Ben... ça fait rien, va... malgré l' froid,

Malgré que j' soy' sans domicile,

J' suis content d' fair' ta connaissance

— C'est vraiment toi... gn'a pas d'erreur!

Bon sang d' bon sang... n'en v'là d'eun' tuile!

Qué chahut d'main dans Paris!

Oh! là là, qué bouzin d' voleurs :

Les journaux vont s' vend' par cent mille!

— Eud'mandez : « LE R'TOUR D' JÉSUS-CHRIST! »

— Faut voir : « L'ARRIVÉE DU SAUVEUR!! »

— Ho! tas d'gouapeurs! Hé pauv's morues,

Sentinell's des miséricordes,

Vous savez pas, vous savez pas?

(Gn'a d' quoi se l'estraire et s' la morde!)

Rappliquez chaud ! Gn'a l' fils de Dieu  
Qui vient d' déringoler des cieux  
Et qui comme aut'fois est sans pieu,  
Su' l' pavé... quoi... sans feu ni lieu  
Comm' nous les muffs, comm' vous les grues !!

— (Chut ! fermons ça... v'là les agents !)  
T'entends leur pas... intelligent ?  
Y s' charg'raient d' nous trouver eun' turne.  
(Viens par ici... pet ! crucifié.)  
Tu sais... faurait pas nous y fier.  
Déjà dans l' squar' des Oliviers,  
Tu as fait du tapag' nocturne ;

— Aujord'hui... ça s'rait l' mêm' tabac  
Autrement dit, la même histoire  
Et je n' te crois pus l'estomac  
De r'subir la scèn' du Prétoire !  
— Viens ! que j' te r'garde... ah ! comm' t' es blanc.  
Ah ! comm' t'es pâ'... comm' t'as l'air triste.  
(T'as tout à fait l'air d'un artiste !

D'un d' ces poireaux qui font des vers  
Malgré les conseils les pus sages,  
Et qu' les borgeois guign'nt de travers,  
Jusqu'à c' qu'y fass'nt un rich' mariage!)

— Ah! comm' t'es pâle... ah! comm' t'es blanc,  
Tu guerlott's, tu dis rien... tu trembles.  
(T' as pas bouffé, sûr... ni dormi!)  
Pauv' vieux, va... si qu'on s'rait amis  
Veux-tu qu'on s'assoy' su' un banc,  
Ou veux-tu qu'on balade ensemble...

— Ah! comm' t'es pâle... ah! comm' t'es blanc,  
T' as toujours ton coup d' lingue au flanc?  
De quoi... a saign'nt encor tes plaies?  
Et tes mains... tes pauv's mains trouées  
Qui c'est qui les a déclouées?  
Et tes pauv's pieds nus su' l' bitume,  
Tes pieds à jour... percés au fer,  
Tes pieds crevés font courant d'air.  
Et tu vas chopper un bon rhume!

— Ah! comm' t' es pâle... ah! comm' t' es blanc,  
Sais-tu qu' t' as l'air d'un Revenant,  
Ou d'un clair de lune en tournée?  
T' es maigre et t' es dégingandé,  
Tu d'vais êt' comm' ça en Judée  
Au temps où tu t' proclamais Roi!  
A présent t' es comme en farine.  
Tu dois t'en aller d' la poitrine  
Ou ben... c'est ell' qui s'en va d' toi!

— ' Quéqu' tu viens fair'? T' es pas marteau?  
D'où c'est qu' t' es v'nu? D'en bas, d'en haut?  
Quelle est la rout' que t' as suivie?  
C'est-y qu' tu recommenc'rais ta Vie?  
Es-tu v'nu sercher du cravail?  
(Ben... t' as pas d' vein', car en c' moment,  
Mon vieux, rien n' va dans l' bâtiment);  
(Pis, tu sauras qu' su' nos chantiers  
On veut pus voir les étrangers!)

— Quoi tu pens's de not' Société?  
Des becs de gaz... des électriques.  
Ho! N'en v'là des temps héroïques!  
Voyons? Cause un peu? Tu dis rien!  
T' es là comme un paquet d' rancœurs.  
T' es muet? T' es bouché, t' es aveugle?  
Yaou...! T' entends pas ce hurlement?  
C'est l' cri des chiens d' fer, des r'morqueurs,  
C'est l' cri d' l'Usine en mal d'enfant,

C'est l' Désespoir présent qui beugle!





## IV

— Ed' ton temps, c'était comme aujourd'hui ?  
Quand un gas tombait dans la pure  
Est-c' qu'on l' laissait crever la nuit  
Sans pèz', sans rif et sans toiture ?

— (Pass' que maint'nant gn'a du progrès,  
Ainsi qu'and gn'a trop d' vagabonds  
Ben on les transmet au Gabon.)  
Ceux d' bon gré et ceux d' mauvais gré

Et ceuss comm' toi qu'ont la manie  
D' trouver que l' monde est routinier,  
Ben on les fout dans l' mêm' pagnier.  
(Dam! le Français est casanier,  
Faut ben meubler les colonies!)

— On parle encor de toi, tu sais!  
Voui on en parle en abondance,  
On s' fait ta tête et on s' la paie,  
T' es à la roue... t' es au théâtre,  
On t' met en vers et en musique,  
T' es d'venu un objet d' Guignol,  
(Ça, ça veut dir' qu' tu as la guigne.)

— Ousqu'il est ton ami Lazare?  
Et Simon Pierre? Et tes copains...  
Et Judas qui bouffait ton pain  
Tout en t' vendant comme au bazar?  
Et tes frangins et ta daronne  
Et ton dab, qu''était ben jean-jean!  
Te v'là, t'es seul! On t'abandonne!

— Et Mad'leine... ousqu'alle est passée?  
(Ah! pauv' Mad'leine... pauv' défleurie,  
Elle et ses beaux nénéés tremblants,  
Criant pitié, miaulant misère,  
Ses pauv's tétons en pomm's d'amour  
Qu' étaient aussi deux poir's d'angoisse  
Qu'on s' s'rait ben foutu dans l' clapet.)

— C'était la paix, c'était la Vie  
Ah! tout fout l' camp et vrai, ma foi,  
T' aurais mieux fait d' te mett' en croix  
Contr' son ventr' nu... contr' sa poitrine,  
Ces dardés-là t'euss'nt pas blessé,  
Sûr t'aurais mieux fait... d' l'embrasser :  
A n'avait un pépin pour toi !





## V

Ah ! Généreux !... ah ! Bien-aimé,  
 Tout ton monde y s'a défilé  
 Et comm' jadis, au Golgotha :  
*Eli lamma Sabacthani,*  
 Ou n, i, ni c'est ben fini.

Eh ! blanc youpin... eh ! pauv' raté !  
 Tout ton Œuvre il a avorté  
 Toi, ton Étoile et ta Colombe  
 Déringol'nt dans l'éternité ;  
 Tu dois en avoir d' l'amertume.  
 Même à présent quand la neig' tombe :

(On croirait tes Ang's qui s' déplument !)

---

Là, là, mon pauv' vieux qué désastre !  
Gn'en a pas d' pareil sous les astres,  
Et faut qu' ça soiy' moi qui voy' ça ?  
Et dir' que nous v'là toi z'et moi,  
Des bouff'-la-guign', des citoyens  
Qu' ont pas l' moyen d'avoir d' moyens,

Et que j' suis là, moi, bon couillon,  
A t' causer... à t' fair' du chagrin,  
Et que j' sens qu' tu vas défaillir  
Et que j'ai mêm' rien à t'offrir,  
Pas un verre... un bol de bouillon !

Ohé, les beaux messieurs et dames  
Qui poireautez dans les Mad'leines,  
Curés, évêques, sacristains,  
Maçons, protestants, tout' la clique,  
Maqu'reaux d' vot' Dieu, hé! catholiques,  
Envoyez-nous un bout d'hostie :

G'na Jésus-Christ qui meurt de faim !



## VI

— Et pourtant, vrai, c' qu'on caus' de toi!  
(Ah! faut voir ça dans les églises,  
Dans les journaux, dans les bouquins!)  
Tout l' monde y bouff' de ton cadavre  
(Mém' les ceuss qui t'en veul'nt le plus!)

Sous la meilleur' des Républiques  
Gn'en a qu' ont voulu t' décrocher,  
D'aut's inaugur'nt des basiliques  
Où tu peux seul'ment pas coucher.

— Et tout ça s' passe en du clabaud !  
Et quand y faut payer d' sa peau,  
Quand faut imiter l' fils de l'Homme,  
Oh ! là là, gn'a rien d' fait... des pommes !

Les sentiments sont vit' bouclés,  
A la r'voyure, un tour de clé !  
Les uns y z'ont les pieds nick'lés,  
Les aut's y les ont en dentelles !

— (Toi au moins t' étais un sincère,  
Tu marchais... tu marchais toujours ;  
(Ah ! cœur amoureux, cœur amer)  
Tu marchais mêm' dessus la mer  
Et t' as marché... jusqu'au Calvaire !)

— Et dir' que nous v'là dans les rues  
(Moi, passe encor, mais toi ! oh ! toi !)  
Et nous somm's pas si loin d' Noël ;  
T'es presque à poils comme autrefois,  
Tout près du jour où ta venue  
Troublait les luisants et les Rois !

Ah ! mes souv'nirs... ah ! mon enfance  
(Qui s'est putôt mal terminée)  
Mes ribouis dans la cheminée,  
Mes mirlitons... mes joujoux d' bois !

— Ah ! mes prièr's..., ah ! mes croyances !  
— Mais ! gn'a donc pus rien dans le ciel !

— Sûr ! gn'a pus rien ! Quelle infortune !  
(J' suis mêm' pas sûr qu'y ait cor la Lune.)  
Sûr ! gn'a pus rien, mêm' que peut-être  
Y gn'a jamais, jamais rien eu...





## VII

Mais à présent... quoi qu' tu vas foutre ?  
Fair' des bagots... ou ben encor  
Aux Hall's... décharger les primeurs !  
(N' va pas chez Drumont on t' bouffrait)  
Après tout, tu n'étais qu'un youtre !

— Si j' te servais tes Paraboles !

Heureux les Simpl's, heureux les Pauvres,  
Eul' Royaum' des Cieux est à euss.

— (C'est avec ça qu'on nous empaume,  
Qu'on s' cal' des briqu's et des moellons)  
Ben, tu sais, j' m'en fous d' ton Royaume ;  
J'am'rais ben mieux des patalons  
Eun' soupe, eun' niche et d' l'amitié.

(Car quoiq' t' ay' ben fait ton métier  
Toi, ton grand cœur et ta pitié,  
N'empêch'nt pas d'avoir foid aux pieds !)

— Ainsi arr'gard' les masons closes  
Où roupill'nt ceuss' qui croient en Toi.  
Sûr qu' t'es là, su' des bénitiers  
Dans les pial's... à la têt' des pieux ;  
Crois-tu qu'un seul de ces gens' pieux  
Vourait t'abriter sous son toit ?





## VIII

Ah! toi qu'on dit l'Emp'reur des Pauvres  
Ben ton règne il est arrivé.  
Tu d'vais r'venir, tu l'as promis  
Assis su' ton trône et « plein d' gloire »  
Avec les Justes à ta droite ;  
Et te v'là seul dans la nuit noire  
Comm' un diab' qu'est sorti d' sa boîte !  
Sais-tu seul'ment où est ta gauche ?

Oh ! voui t'es là d'pis deux mille ans  
Su' un bout d' bois t'ouvr' tes bras blancs  
Comme un oiseau qu' écart' les ailes,  
Tes bras ouverts ouvrent... le ciel  
Mais bouch'nt l'espoir de mieux bouffer  
Aux gas qui n' croient pus qu'à la Terre.

Oh ! oui t'es là, t'ouvr' tes bras blancs  
Et vrai d'pis l' temps qu'on t'a figé  
C' que t'en as vu des affligés,  
Des fous, des sag's ou des d'moiselles  
Combien d' mains s' sont tendu's vers toi  
Sans qu' t'ay' pipé, sans qu' t'ay' bronché !

Avoue-le, va... t' es impuissant,  
Tu clos tes châss's, t' as pas d' scrupules,  
Tu protég's avec l' mèm' sang-froid  
L' sommeil des Bons et des Crapules.  
Et quand on perd quéqu'un qu'on aime,  
Tu décor's, mais tu consol's pas.

Ah ! rien n' t'émeut va, ouvr' les bras,  
Prends ton essor et n' reviens pas ;  
T' es l'Étendard des sans-courage,  
T' es l'Albatros du Grand Naufrage,  
T' es le Goëland du Malheur !





Quiens ! ôt'-toi d' là et prends ta course,  
Débin', cavale ou tu vas voir,

Aussi vrai qu' j'ai un nom d' baptême  
Et qu' nous v'là tous deux dans la boue,  
Aussi vrai que j' suis qu'eun' vadrouille,  
Un bat-la-h-crève un fous-la-faim  
Et toi un Guieu magasin d' giffes.

Ej' m'en vas t' buter dans la tronche,  
J' vas t' boulotter la pomm' d'Adam,  
J' m'en vas t' rincer, gare à ta peau!

---

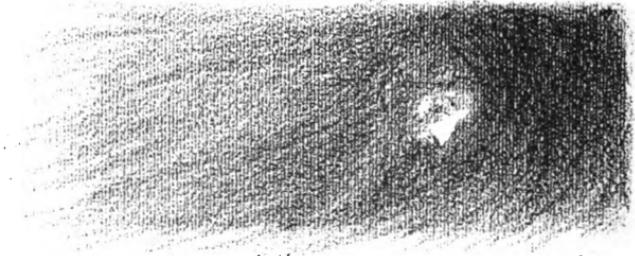
En v'là assez... j' m'en vas t' saigner,  
J'ai soupé, moi, des Résignés  
J'ai mon blot des Idéalisses !

— Arrière, arrièr', n' va pas pus loin !  
Un moment vient où tout s' fait vieux,  
Où les pus bell's chos's perd'nt leurs charmes :

(Oh ! v'là qu' tu pleur's, et des vrai's larmes !  
Tout va s'écrouler, nom de Dieu !)

— Ah ! je m' gondole... ah ! je m' dandine...  
Rien n' s'écroule, y aura pas d' débâcle ;  
Eh l'Homme à la puissance divine !  
Eh ! fils de Dieu ! fais un miracle !





## X

— Et Jésus-Christ s'en est allé  
Sans un mot qui pût m' consoler  
Avec eun' gueul' si retournée  
Et des mirett's si désolées  
Que j' m'en souviendrai tout' ma vie.

Et à c' moment-là, le jour vint  
Et j' m'aperçus que l'Homme' Divin...  
C'était moi, que j' m'étais collé  
D'vant l' miroitant d'un marchand d' vins!

---

On perd son temps à s'engueuler...





**III**

**Il suffit d'un Homme pour changer  
la face du monde.**

**J. R.**





## XI

Mais ça fait rien si qu'y r'viendrait  
Quéqu' nuit d'Hiver quand l' frio semble  
Fair' péter pavés et carreaux  
(Mais durcir les cœurs les pus tendres),  
Et g'ler les pleurs aux cils qui tremblent,  
Si qu'y planquait son blanc mensonge  
Quéqu' nuit autour d'un brasero !

Ça s'rait p'têt' moi qui yi dirait  
Les mots qui s'raient l' pus nécessaire  
Et ça s'rait p'têt' ben moi qui s'rait  
L' pus au courant d' sa grand' misère,  
Ça s'rait p' têt' moi qui l' consol'rais.....

— Ah! qu' j'y crierais, n' va pas pus loin  
A branl'nt dans l' manch' tes cathédrales;  
N' va pas pus loin, n' va pas pus loin,  
Ton pat'lin bleu est cor pus vide  
Qu' nos péritoin's réunis.  
Ah! enfonc'-toi les poings dans l' bide  
Jusqu'à la colonn' vertébrale!

— Arrière, arrièr', n' va pas pus loin!  
Ou n' viens qu' la s'main' des quat'-Jeu-dis  
Car tu r'trouv'rais tes Ponce-Pilate  
Présents en limace écarlate,  
Trem pé' dans l' sang des raccourcis!

— Arrière, arrièr', n' va pas pus loin !  
(Car l'Iscariot a fait des p'tits)  
Tu pourrais pus confier ta peine  
Qu'aux grands torchons ou... à la Seine.

T' as cru à l'Homme' toi, ma pauv' vieille ?  
Ah ben ! tu sais, moi je n' sais pus !  
(Ventre affamé n'a pas d'oreilles  
Et les vent's pleins n'en ont pas plus !)





## XII

- Pleur' ! Pleure encor, pleur' tout's tes r'ssources  
(Comm' pleur' le gas qui n' peut payer  
Son enterr'ment ou son loyer).  
Qu' tes trous à voir d'vienn't deux gross's sources  
Et qu' l'Univers en soy' noyé !
- Pleur' ! pleure encore et sois béni  
Ta banqu' d'amour a fait faillite  
Coffret d' sanglots, boîte à génie.

Ah! le beau rêv' que t' as conté.  
Ton Paradis? La belle histoire  
Sans c'te vach' de Réalité :

— T' étais l' pus pauv' d'entre les Hommes  
Car tu sentais qu' tu pouvais rien  
Contre leur débine indurée :

(Or comm' les Pauv's n'ont d'aut' moyen  
Pour bouffer un peu leur chagrin  
Que d' se réciter leur détresse  
Ou d'en dir' du mal à part eux  
Et rêvasser quéqu' chose de mieux  
Pour le surlend'main des lend'mains)

— Toi, t' as voulu sécher d'un coup  
Le très vieux cancer des Humains  
Et pour ça leur en faire accroire..  
Ton Paradis? la belle histoire!  
Et tu leur aimantas les yeux  
Vers le vide enivrant des cieux  
Qui dans ton pat'lin sont si bleus!

(Ton Paradis? Eh ben! c'était  
Un soliloque ed' malheureux!)



### XIII

— Ah! sors-toi l' cœur, va, pauv' panné,  
Ton cœur de pâle illuminé,  
Au lieu d'histoir's à la guimauve  
Hurle ta peine à plein gosier.

— Pisqu'y gn'a pus personn' qui t'aime  
Et qu' te v'là comme abandonné  
Le cul su' ta *Mason* ruinée,  
Sors-toi ton cœur désordonné  
Lui qui n'a su que pardonner,  
Trempe'-le dans la boue et dans l' sang  
Et dans ton poing qu'y d'vienne eun' fronde  
Et fous-le su' la gueule au monde  
Y t'en s'ra p'têt' reconnaissant !

(T' en as déjà donné l'exemple  
Mais d'puis... l'a passé d' l'eau sous l' pont)  
Faut rester l' gas au coup d' tampon  
Qui boxait les marchands du Temple !

— Chacun a la Justice en lui  
Chacun a la Beauté en lui  
Chacun a la Force en lui-même,  
L'Homme est tout seul dans l'Univers  
Oh ! oui, ben seul et c'est sa gloire

Car y n'a qu' deux yeux pour tout voir.

Le Ciel, la Terre et les Étoiles  
Sont prisonniers d' ses cils en pleurs  
Y n' peut donc compter qu' su' lui-même  
J' m'en vas m' remuer, qu' chacun m' imite  
C'est là qu'est la clef du Problème,  
L'Hommm' doit êt' son Maître et son Dieu!





## XIV

— Quiens ! v'là l' Souriant en flanquet bleu,  
V'là l' coq qui crach' son vieux catarrhe  
Comme au matin d' ton agonie  
Alors que Pierr' copiait Judas

(Tu vois c'te bête alle a s'en fout  
A sonn' la diane de la Vie,  
La Vi' qui n' meurt pas comm' les Dieux!)

— Viens ça un peu que j' te délie  
Et que j' t'aide à sortir tes clous  
(Eustach's pour qui nous touch'ra)

Viens avec moi par les Faubourgs,  
Par les mines, par les usines  
On ballad'ra su' les Patries  
Où tes frangins sont cor à g'noux  
(Car c'est toi qui les y a mis!)

Faut à présent leur prend' les pattes,  
Les aider à se r'mett' debout,  
Y faut secouer au cœur des Hommes  
Le Dieu qui pionc' dans chacun d' nous!



## XV

Ou ben alorss si tu peux pas  
Si tu n'as pus rien dans les moelles  
Retourn' chez l'Accrocheur d'Étoiles  
Remont' là-haut ! Va dire au Père,  
A celui qui t'a envoyé,  
Quéqu' chos' qu'aurait l'air d'eun' prière  
Qui s'rait d' not' temps, eh ! crucifié.



## XVI

Notre dab qu'on dit aux cieux,  
*(C'est y qu'on n' pourrait pas s'entendre!)*

Notre daron qui èt's si loin  
Si aveug', si sourd et si vieux,  
*(C'est y qu'on n' pourrait pas s'entendre!)*

Que Notre effort soit sanctifié  
Que Notre Règne arrive

---

A Nous les Pauvr's d'pis si longtemps,  
*(C'est y qu'on n' pourrait pas s'entendre!)*

Su' la Terre où nous souffrons  
Où l'on nous a crucifiés  
Ben pus longtemps que vot' pauv' fieu  
Qu'a d'jà voulu nous dessaler,  
*(C'est y qu'on n' pourrait pas s'entendre!)*

Que Notre volonté soit faite  
Car on vourait le Monde en fête,  
D' la vrai' Justice et d' la Bonté,  
*(C'est y qu'on n' pourrait pas s'entendre!)*

Donnez-nous tous les jours l' brich'ton régulier  
*(Autrement nous tâch'rons d' le prendre);*  
Fait's qu'un gas qui meurt de misère  
Soye pus qu'un cas très singulier,  
*(C'est y qu'on n' pourrait pas s'entendre!)*

Donnez-nous l' poil et la fierté  
Et l'estomac de nous défendre,

*(Des fois qu'on pourrait pas s'entendre !)*

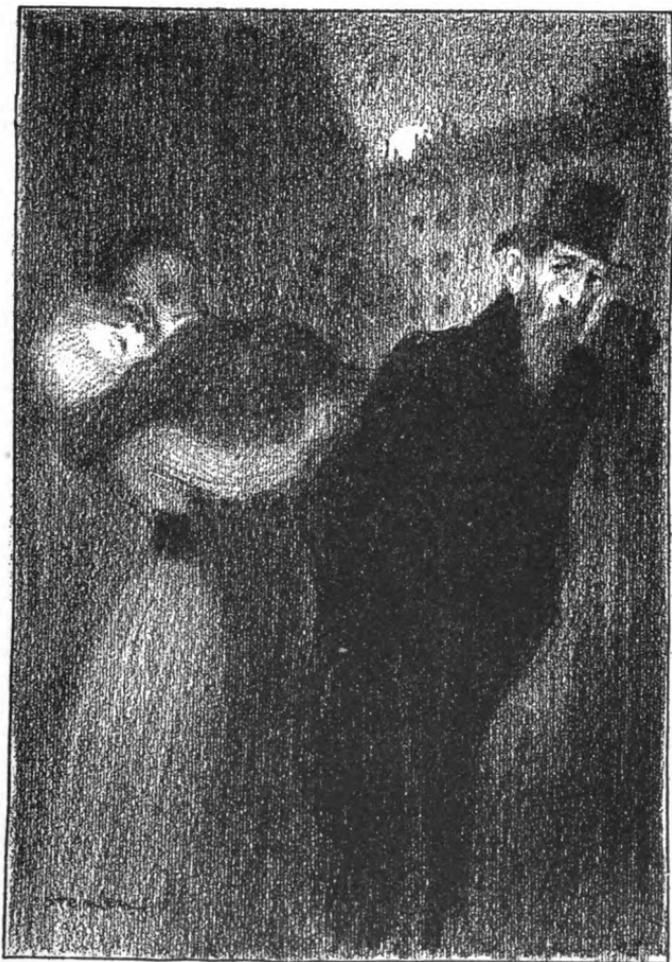
Pardonnez-nous les offenses  
Que l'on nous fait et qu'on laiss' faire  
Et ne nous laissez pas succomber à la tentation  
De nous endormir dans la misère  
Et délivrez-nous de la douleur.

(Ainsi soit-il !)



# LE PRINTEMPS







I

LA JOURNÉE





I

Bon v'là l' Printemps! Ah! salop'rie,  
V'là l' monde enquier qu'est aux z'abois  
Et v'là t'y pas c'te putain d'\_Vie  
Qu'a s'arr'nouvelle encore eun' fois!

La Natur' s'achète eun' jeunesse,  
A s' déguise en vert et en bleu,  
A fait sa poire et sa princesse  
A m' fait tarter, moi, qui m' fais vieux.

Ohé ! ohé ! saison fleurie,  
Comme y doit fair' neuf en forêt !  
V'là l' mois d' beauté, ohé Marie !  
V'là l' temps d'aimer, à c' qu'y paraît !

Amour ! Lilas ! Cresson d' fontaine,  
Les palpitants guinch'nt en pantins,  
Et d' Montmertre à l'av'nu' du Maine  
Ça trouillott', du côté d' Pantin !

V'là les poèt's qui pinc'nt leur lyre  
(Malgré qui n'aient rien dans l' fusil),  
V'là les Parigots en délire  
Pass' qu'y pouss' trois branch's de persil !

L'est fini l' temps des z'engelures,  
Des taup's a sort'nt avec des p'lures  
Dans de l'arc-en-ciel agencées  
De tous les tons, de tous les styles ;

Du bleu, du ros', tout's les couleurs ;  
Et ça fait croire qu'a sont des fleurs  
Dont la coroll' s'rait renversée  
Et ballad'rait su' ses pistils.





## II

Pis v'là des z'éclairs, des z'orages  
Et d' la puî' qui vous tombe à siaux,  
Rapport à d' gros salauds d' nuages  
Qu'ont pas pitié d' mes godillots.

Car c't' épatant, d'pis quéqu's z'années,  
Les saisons a sont comm' pourries;  
Semb' que l' Bon Guieu pass' qu'on l'oublie  
Pleur' comm' eun' doche abandonnée;

Et c'est affreux et si tell'ment  
Malpropre, obscur et délétère,  
Qu'on s' figur'rait qu' les z'éléments  
Sont sous l' régim' parlementaire :



III

Mais les salad's, a sort'nt de terre  
Et les gens' y sort'nt su l' boul'vard.  
Les flics sort'nt de leur caractère :  
J' voudrais ben, moi, sortir d' quéqu' part !

L' rupin qu'a z'eu des aventures  
Regard' c' qui lui sort su' la hure  
Et l' pauvre avec mélancolie  
Les punais's sortir d' son bois d' lit :

Les marrogniers sont comm' des folles,  
Et dans leurs branch's et sous les toits  
Ces vach's de bécans batifolent  
En gueulant pus fort qu' des putois,

Les objets mèm' les plus moraux,  
Les pus vioqu's, n'ont quét' chos' qui jase  
Et gn'a pas jusqu'aux becs de gaz  
Qui n'ont envi' d' finir poireaux!

V'là l' Quatorz' Julliet des z'asperges,  
Des p'tits z'ozeaux et des hann'tons  
Et les bléchard's, les veuv's, les vierges  
A z'ont mal au bout des tétons.

Voui, l' v'là l' Printemps, l' marchand d' rameaux ;  
Y vient, y trott', quoiqu' rien n' le presse,  
« Par les sentiers remplis d'ivresse »,  
Le v'là qui radin', le chameau !



## IV

Ah ! nom de Dieu, v'là qu' tout r'commence.  
L'Amour, y « gonfle tous les cœurs »,  
D'après l' chi-chi des chroniqueurs,  
Quand c'est qu'y m' gonflera... la panse ?

Quand c'est qu'y m' foutra eun' pelure,  
Eun' liquette, un tub', des sorlots.  
Si qu'a fait peau neu' la Nature,  
Moi, j' suis cor' mis comme un salaud!

Mes chaussett's? C'est pus qu' des mitaines!  
Mes s'mell's? Des gueul's d'alligators.  
Ma reguingote a fait d' la peine  
Et mon phalzar, y m' fait du tort!

Quant à mon bloum, ah! parlons-en,  
Rien qu' d'y penser ça m' fout la flemme,  
A côté d' lui Mathusalem  
N'est qu'un cynique adolescent.

C'te vach'-là m' donn' l'air ridicule,  
Y m' tomb' su' les yeux, m' les rabat;  
Si mes esgourd's le sout'naient pas  
Y m'arriv'rait aux clavicules :

---

Avec ça l' Glorieux m' roussit l' crâne  
Et éclaire comm' par calcul  
Mes nipp's couleur de pissat d'âne,  
Les trous d' mes coud's et ceux d' mon cul!

Ah! ben il est frais l' mois d'Avril,  
Le v'là l' temps des métamorphoses!  
Moi, j' chang' pas d' peau comm' les reptiles,  
J' suis tous les Printemps la mêm' chose.

N'empèch'! Je m' sens des goûts d' richesse,  
J' suis comm' ça, moi, né élégant,  
J'am'rais ben, moi, fair' mon Sagan  
Et mon étroit' chez des duchesses!

Et m' les baigner dans des étoffes,  
Car pour moi, quand l' turquois est gai.  
La pir' de tout's les catastrophes  
C'est d'êt' mochart et mal fringué.



V

En attendant, les gas d' la Haute  
(Ceuss' qui nous sont dévoués l'Hiver)  
Se caval'nt et vont s' mett' au vert ;  
Si gn'a d' la dèch', c'est-y d' leur faute?

Sûr que non ! Y z'ont fait ripaille ;  
Mais, c'était pour les malheureux .  
Et y sont quasi su' la paille,  
A forc' d'avoir carmé pour eux ;

---

On a guinché chez les comtesses,  
On s'a empiffré aux buffets,  
On s'a décoll'té jusqu'aux fesses,  
Pour quêter comm' Nini Buffet!

— Maint'nant, qu'y dis'nt, la Vie est belle,  
Les pauvr's y n'ont pus grand besoin.  
(Et l' fait est que d' pis qu'y sont loin,  
Gn'a pus qu' du vent dans leurs poubelles!)

(Tout c' mond'-là, mêm' quand c'est sincère,  
Y s' figur' pas qu' la charité  
Entretient la mendicité  
Et fait qu' perpétuer la misère.)

Aussi, moi, j' m'en fous de leur galette,  
Qu'y se l'enfoc'nt dans l' troufignon,  
Et ceuss' qui viv'nt de leur pognon,  
J' les méprise! — Y sont moins qu' des bêtes!



## VI

Tout'fois n'en rest' des rigoleurs  
Qui prenn'nt jour, pour pas tomber meule  
Et s' transmett' des ros's su' la gueule :  
Y z'appell'nt ça « la Fêt' des Fleurs!! »

Nom de d'là ! Si pourtant l'un d' nous  
(Histoire ed' venger la faiblesse)  
Leur éclaboussait leur noblesse  
D'eun' vieill' pomme ou d'un trognon d' chou...

(Ah! ma chère! Yaurait pas d' police  
Assez fort' pour cet attentat  
Et ça f'rait eune affair' d'État.  
Malheur! Ousqu'alle est la Justice?)

D'aut's en pus d' dix endroits d' la Ville  
Vont voir pendr' des fil's de croûtons  
Par des peintr's qui sont ben cent mille  
(Et su' tout c' tas, gn'en a trois d' bons!)

D'aut's enquiquin'nt des canassons  
Su' des pist's, des concours z'hippiques,  
Auteuil-Longchamps! c'est là qu'y sont  
Tous les marlous d' la République!

Oh! là, ça pu' bon l'écurie,  
La sueur d' jockeys et d' bookmakers,  
Là gn'a tous les Robert-Macaire  
Qu'est la richness' de ma Patrie!

Oh! là gn'a d'la gonzess' dorée,  
Du gibier d' joie à peau nouvelle  
Qui sent si bon et qu'est si belle  
Qu'on s'en a des envi's d' pleurer.

(Car ça c'est pas pour nos rognons.)

Mais v'là quéqu' chose en fil's pressées  
Qui vous r'pos' l'œil des maquignons:  
Ça c'est crémeux, frais et mignon,  
C'est d' la blancheur su' la chaussée:

(Les v'là, les preumière's commugnions.)  
Avec leurs petits compagnons,  
A pass'nt les petit's fiancées...  
Oh! c'que c'est doux, c'qu'y sont mignons!

(Et moi, j' m'ennuie à la pensée  
Qu' la Vi' n' leur servira qu' des gnons.)



## VII

C' qu'y a cor' dans la Capitale?  
Des cravailleurs... des enfermés,  
Des gens qui n'a pas l' droit d'aimer,  
Et qu' des clebs qui font du scandale!

Car à Paris quand r'vient l' Printemps  
Si l'Amour y tourn' tout's les têtes  
Et si qu'y saoule un peu les gens  
Y tracasse encor pus les Bêtes.

Les cadors d'ordinair' si dignes  
Tournent soudain pires que pires  
C'est des boucs, des faun's, des vampires  
Qui z'ont l' mépris d' la feull' de figne.

Oh! ceuss'-là minc' de rigolade,  
On s'en paye eun' tranç' chez les chiens :  
Museaux dans l' cul en enfilade,  
Y fil'nt, y trott'nt, y connoiss'nt rien...

Leurs affair's? A sont leurs affaires :  
Y prenn'nt tous la joie au sérieux,  
C'est à croire qu' dans la Vill' Lumière  
Le Printemps y soit fait qu' pour eux!

Ah! les maqu'reaux y sont pas d' bois,  
Et par meut's entières aux z'aboïs,  
En chapelets d' chipolata,  
Y s' tord'nt, y gueul'nt, y s' font du plat

Et jouent un jeu qui les enflamme.  
(Caricoco, caricoco,  
Et en avant les p'tits bécots  
« A-qui-qui-p'lot'ra vit'-sa-femme. »)

Leurs mariag's sont pas spirituels  
Bien qu'y s' consomm'nt dans un coup d' vent  
C'est des « steeple-chas's » émouvants,  
Gn'a d' quoi faire un Pari Mutuel!

Comment qu' leurs patt's sont pas usées!  
Y font la pige aux canassons  
Et aux meut's de Madam' d'Uzès  
Voire à cell's de Baudry d'Asson :

Des fois, y stopp'nt... et pouf, les r'v'là  
Qui se recavall'nt ventre à terre :  
— Azor! par-ci, Toto! par-là  
S'égosill'nt leurs popiétaires :

Ah! oui, j' t'en fous! Y montr'nt leurs s'melles,  
Y sont quinze après eun' fumelle,  
La langu' dehors depis l' matin,  
Comm' des vieux après un trottin!

D'aut's, rigolards et phizolofs,  
Revenus des joi's d'ici-bas  
Et s' gobant pus dans l' célibat  
Prenn'nt le pavé en guis' de schloff.

Les patt's en l'air et l' blair aux anges,  
Y s' usent eul' ràb' su' des cacas;  
Quant eun' môm' passe et qu'a voit ça  
A dit : Mon guieu! Qué mœurs étranges!

(Mais quoi qu'on dise et quoi qu'on gronde,  
Le Printemps pour tous, c'est l' Printemps,  
Et j' connais pus d'eun' fill' du monde  
Qui n'am'rait ben d'en faire autant.)

Pourtant vrai ! les clebs, y m' dépass'nt :  
Chez eux, ça coûte rien la « passe ».  
« Saluez ! c'est l'Amour qui passe ! »  
Y s' fout'nt de tout, ces salauds-là !

Hé, M'am' Pudeur, voilez vot' face,  
Vertu, Moral' ! Ç' s'rait-y qu' des mots ?  
M'sieu Bérenger ! Faurait qu'on fasse  
Des claqu'-dents pour les animaux !





II

**LE FURTIF**

**ET LE MYSTÉRIEUX**





## VIII

A présent r'appliqu' le Furtif  
Mossieu l' Rêveur, dit Crépuscule,  
Les cravailleurs rentr'nt et s' bousculent  
C'est l'heure de l'apéritif!

Les pense-à-rien, les crache-impôts  
Rumin'nt par tas noirs aux terrasses,  
Eun' bris' d'amour leur fait la grâce  
Ed' fraîchir un peu leurs tronch's de veaux.

Les bras ballants et la voix rêche,  
Par group's, au coin des carrefours  
Populo gouale ses amours  
Et l' plaisir d'aimer... dans la dèche!

(Enfin tant pis — deux ronds d' perlo,  
Trois sous d' liqueur, deux sous d' mcnsonge,  
Deux ronds d' musique et un sou d' songe...  
Y s' content' de rien, Populo!)

(Et ses Dimanch's, donc, quelle affaire!)  
C'est là qu' faut voir l' lion populaire  
Ballader ses vieux testicules  
(Qu'auraient ben besoin d'un coup d' fion),

---

Et s' tasser dans des véhicules  
Mal foutus, étroits, mal crépits  
Sous l'œil de simili-troufions  
Qu'y z'ont des galons au képi!

Malheur! lui qu' a pris la Bastille,  
Y n' prend pus que l' tram' du mêm' nom  
Et y n' prend pus d' nombreux canons  
Que chez l' bistrop où qu'y croustille.

L' Dimanche, y va à la campagne  
Chercher des trous et des p'tits coins  
Pour contenter ses p'tits besoins  
Et engrosser ses pauv's compagnes,

Loin des yeux de l'autorité!  
(Tout's ses audac's ont l' mêm' calibre,  
C'est sa magnère à c' peuple libre  
De faire acte de liberté!)



## IX

Mais v'là qu'arriv' l'heur' de s'en j'ter :  
Dehors, aux tables des gargotes,  
L' Fauv' Souverain s'empiffre et rote  
Avec force et tranquillité

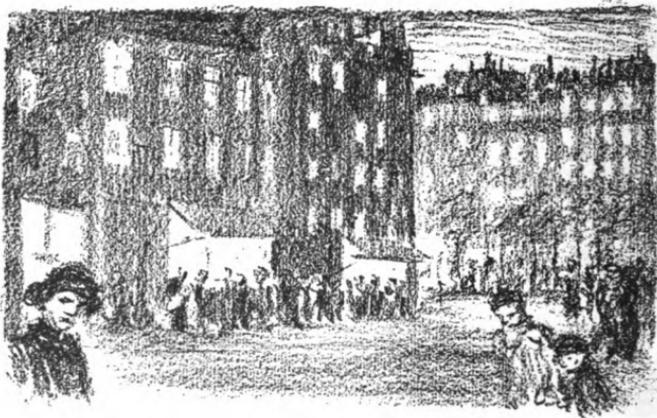
Tandis qu' les tram's jouent d' la trompette  
(Quand c'est qu'y joueront du hautbois!)  
Et qu' dans leurs costum's de lopettes  
Les bicycliss's y vont au Bois.



## X

J' vas vous en foutr', moi, des romances,  
Du vague à l'âme et des primeurs,  
Tout l' monde est pas heureux en France,  
Gn'en a qui sont d' mauvaise humeur

Avant d' sombrer au coin d'eun' rue,  
(Mézigue, un quasi-bachelier!!)  
L' bonheur partout et, la nuit v'nue,  
Sûr que j' vas m' mett' à aboyer...



## XI

Bon ! à présent quoi c'est qu'embaume ?  
C'est l' *Mystérieux*, c'est l' *Consolant*,  
L' *Soir* endormeur des pauv's 'tits mômes,  
Qui s' traîne en douce et à la flan.

L' *Flamboyant* flanche et va s' plumer  
Et la première *Étoile* a brille  
Comme un regard de pauvre fille  
Dont l'amour s'rait pas estimé.

---

J' vas pas pus loin, mon tas chancelle,  
Mes paturons y sont trop las,  
C'pendant tout vit, éclat', ruisselle,  
Ça sent la vierge et les lilas !

V'là la Négress' les lamp's s'allument  
Tous les bécans sont au pagnier,  
Sûr que j' vas m' planquer su' l' bitume  
(Gn'a qu'eun' façon d'êt' printanier).

L'Existence est comm' démanchée,  
Tout vous a un air innocent  
Et y gn'a pas jusqu'au croissant  
Qui ne vous prenn' des airs penchés !

Oh! que c'est mignon les lueurs  
Qu'on voit partout superposées  
A chaque étage, à tout's croisées,  
(Sûr, que ce soir gn'a qu' du bonheur !)

C'est des abat-jour transparents,  
Cœurs en fafiots brûlants d' tendresse,  
(Oh! les ceuss qui, ce soir d'ivresse,  
Ont pas d' chérie et pas d' parents!)

V'là des insecqu's par tourbillons,  
Qui, dès qu'y sont nés, lâch'nt la rampe  
Pis des phalèn's, des papillons  
Qui vont s' rôtir à tout's les lampes

Et j' me figur' qu' c'est mes désirs  
(Lesquels n'ont guère eu l' temps d' moisir)  
Qui vont itou se griller l'aile  
Aux clartés roides du Réel.

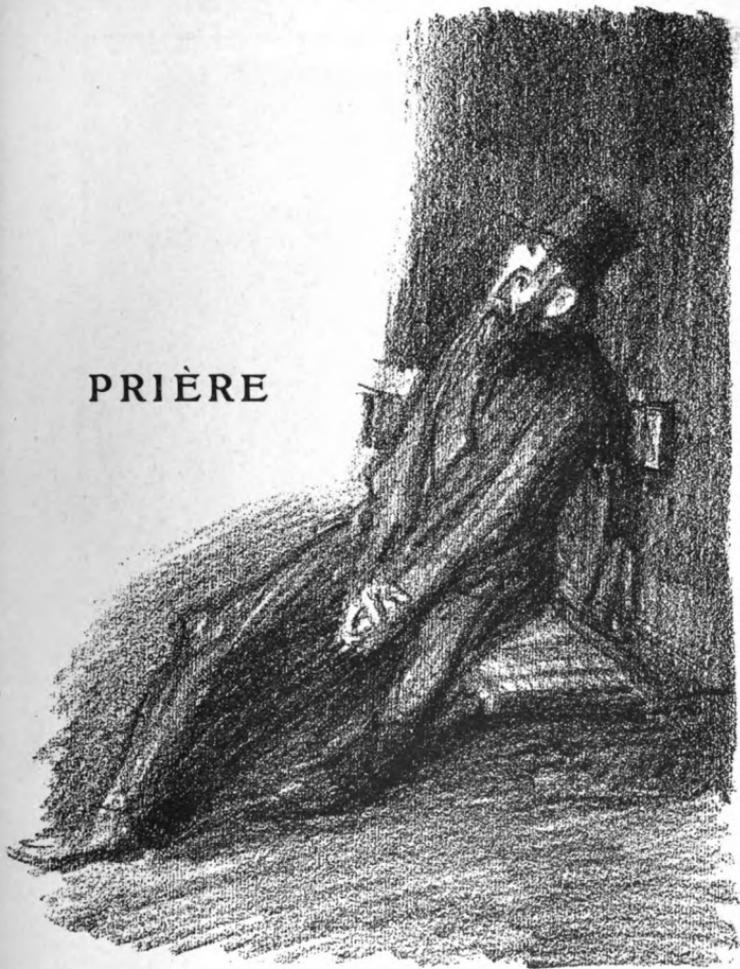
Des Enlacés pass'nt deux par deux  
(Comm' la Mort toujours près d' la Vie)  
Y m' frôl'nt, y vont — je m' fais des ch'veux  
Car moi j' suis seul et ça m'ennuie,

Mais l' ciel s' met eun' si bell' liquette,  
L'ensemble il a l'air si joyeux  
Y fait si doux, y fait si chouette  
Qu' ça s'rait p'-têt' vrai qu'y a un Bon Guieu!





PRIÈRE







## XII

Oh! mon Quiou, si vous existez,  
Fait's moi vot' pus gracieux sourire,  
J'en ai gros su' l' cœur à vous dire,  
J' suis en vein' de sincérité!

J'ai été l' môme el' l' pauvr' clampin,  
L' loupriot d' Paris qu' la puré' berce  
Et qu'a trimé dur dans « l' Commerce »,  
Pour eune apparenc' de bout d' pain !

(Aussi vrai, c' que j' les ai dans l' nez,  
Ces muffs qui, sous l' nom d' « concurrence »,  
Ont créé eun' sourc' de souffrances  
Un genr' légal d'assassiner !)

Or, sous c'te garc' de République,  
L' printemps d' ma vie y fut raté,  
Car l' Pauvre y n'a d'aut' liberté,  
Qu'y masse ou pas, d' crever phtisique.

Seigneur ! Rendez-moi mes vingt sous,  
Car j'ai passé ma bell' jeunesse  
A m' voir pousser des dents d' sagesse  
Quand j'avais rien à m' fout' dessous.

---

Des gras m'ont dit : — Toi, t' as d' la veine,  
T' es jeun', t' es fort, ça s'ra ardu,  
Mais tu r'prendras l'Alsac'-Lorraine  
(Comm' si c'tait moi qui l'a perdue!)

(D'jà ma daronn' m'avait battu,  
L'est donc venu l' tour d' la Patrie  
Qui m'a r'passé aux poings d' la Vie;  
Ces trois femm's-là s' sont entendu.)

J'ai fait tous les méquiers d'esclave,  
C'pendant j'ai jamais pu gagner  
Ma boustifaille et mon loyer,  
A présent, m' v'là, j' suis eune épave.

J'ai l' poil tern' des bêt's mal nourries,  
La dèch' m'a fait la gueul' flétrie,  
Ma jeuness' reste étiolée...  
J' pourrai jamais m'en consoler

Mèm' si qu'un jour j' tournais au riche,  
Par un effet de vot' bonté,  
Ce jour-là, j' f'rai mett' eun' affiche :  
« ON CHERCHE A VENDRE UN CŒUR GATÉ. »

Mes poteaux? Combien m'ont trahi  
Pourtant m'en rest' quéqu's uns d' fidèles  
Mais pour la mouïse y m' gagn'nt la belle  
C'est comme un syndicat d' faillis,

Et l' meilleur? Il a peur d' comprendre.  
Aucun avec moi n' veut descendre  
Au fond d' l'égout d' mon désespoir  
Où d'jà mon propre pas y glisse.

Pour s'en r'venir d' sercher la gloire  
La Vérité et la Justice  
La palme, le glaive et le miroir  
Et la scionné' du sacrifice

---

Des Amours mignons m'ont pâli  
Et la Vie les a massacrés  
Mes mains les ont ensevelis  
Mes yeux les ont beaucoup pleurés.

Comm' j' pouvais pas m' faire à la haine,  
J'en ai longtemps hurlé ma peine,  
Comm' le soir hurle su' la Seine  
La tristesse d'un remorqueur :

Et j'en saigne à ce point encore  
Qu'y m' sembl' que quand j' me remémore  
Tout c' pauvre tas de petits morts  
(Mon cimetièrre d'innocents),

Y m' sembl' qu'y m' vient un gros flot d' sang  
Qui m' prend l' gaviot, m'emplit la bouche  
Et m' fait l' jacqu' ter rouge et farouche,  
Et ce sang-là m' jaillit du cœur!



Seigneur, mon Guieu ! j' suis près d' périr  
Et v'là ma peine alle est ben vraie  
Quand un malade il a eun' plaie  
Faut-y rien faire ou la guérir ?

Et j' me vois comme à l'ambulance  
Du champ d' bataill' de mes douleurs.  
Faut-y toujours téter ses pleurs  
Et bouffer l' pain d' l'obéissance ?

---

Seigneur! au respect que j' vous dois,  
Le vent y m' souff' dans la braguette  
Et mes sorlots sont en goguette,  
Au point qu'y découv'r'nt mes dix doigts!

L'homm' qui vous parle a ben souffert,  
Son blair balladait sa roupie,  
Tout en grelottant cet hiver;  
Y se r'biffe à la fin des fins:

Lui suffisait pas d' crever d' faim  
(Bien qu' beaucoup bouff'nt dans l'Univers),  
V'là-t'y pas qu'il a la pépie,  
Et v'là-t'y pas qu'a geint sa chair!

Ce soir l' Printemps m' soûle à son tour  
(Mon sang ça n'est pus d' l'eau d' lessive),  
J'ai des bécots plein les gencives,  
Et j'ai les rognons pleins d'amour!



## XIV

Hélas! je l' sais ben qu' c'est la fête  
 Et que l' temps d'aimer il est v'nu  
 Qu'y f'rait mêm' bon d'aller tout nu  
 Avec au bras eun' gigolette,

Pour fair' la culbut' dans les foins  
 Sans culbutants et sans témoins!  
 Mais outr' que j' suis trop mal frusqué  
 J'ai pas d' pèze pour en embarquer,

---

Aucune a vourait d' ma tristesse :  
Seigneur ! Vous avez d' l' instruction .  
Porquoi qu'y en a qu' ont des maîtresses  
Malgré qu'y n'aient pas d' position ?

J'am'rais ben moi aussi mon Guieu  
Avec les gas qui sont au sac  
(Sans pour ça m' fair' mignonne ou mac)  
Vivre en donzelle et en joyeux !

Et m' les traîner dans des bagnoles  
Pour m' foutre avec euss des torгноles  
A coups d' bouquets d' fleurs su' l' citron  
(Mais v'là ! y s' trouv' que j'ai pas l' rond !)

J' suis l' fils des vill's, non d' mon village  
Si j'ai des envi's, des besoins  
C'est la faute aux grands magasins  
A leurs ménifiqu's étalages.



## XV

Mais la nuit s' fait d' pus en pus douce,  
Seigneur! guettez pour l' vagabond  
Qu' est forcé d'ouvrir l'œil et l' bon,  
Rapport aux mectons de la Rouse.

On entend geindr' le boulanger  
Comm' si qu'y s'rait près d' son trépas  
Et ses soupirs me font songer  
Qu'y fait du pain où j' mordrai pas.

---

(Quoi y faut dir' ? Quoi y faut faire ?  
J'ai mèm' pus la force ed' pleurer.  
J' sais pas porquoi j' suis su' la Terre  
Et j' sais pas porquoi j' m'en irai !)

A travers l'air, par des persiennes,  
N'y vient des voix d' musiciennes,  
Qu'on croirait sortir d' mon Sensible  
Quand j' vous réclam' mon essentiel,

Ou ben c'est putôt d' vos Archanges  
Qu'ont p'tèt' perdu leur fleur d'orange  
Et qui s' désol'nt dans l'Invisible  
D'avoir été sacqués d' vot' ciel !

Oh ! Seigneur, sans vous commander,  
V'là qu' ça m' reprend, gn'a pas d'offense  
J' voudrais comm' dans ma p'tite enfance  
Coller mon cib su' deux néné !

Oh ! deux bras frais qui m'am'raient bien  
Et ça n's'rait-y qu' dans un boxon,  
La pus moche, la pus chausson  
(Mais y faurait qu' ça m' coûte rien !)



## XVI

Seigneur mon Guieu, sans qu' ça vous froisse,  
J' vous tends mon cœur, comm' la Pucelle,  
Et pis mes bras chargés d'angoisse,  
Lourds du malheur universel !

---

Car si j'étais seul à la dure  
Je n' vous pos'rais pas tant d' pourquoi,  
Mais l' pus affreux de l'aventure,  
C'est qu'y sont des millions comm' moi !

L'Homme est pas fait pour la misère  
Et contrarier ses Beaux Désirs,  
Ni pour qu' ses frangins l' forc'nt à faire  
Des cravails noirs et sans plaisir.

Car y s'enferm' dans des usines  
Des quarante et des cinquante ans,  
Dans des bureaux, des officines,  
Alors qu' les cieux sont miroitants.

Oh ! mon Guieu ! Si vous existez,  
Donnez-nous la moëll' d'être libres  
Et d' remett' tout en équilibre,  
Suivant la grâce et la bonté !

La liberté... la liberté!  
Faites-nous comme aux hirondelles  
Donnez-nous du pain et des ailes  
La liberté... la liberté!



### XVII

Et quant à moi pour le présent  
J' voudrais que mes faims soy'nt assouvies,  
J' veux pus marnier, j' veux viv' ma vie  
Et tout d' suite et pas dans dix ans !

---

Car c' soir j'ai comme un r'gain d' jeunesse  
Un tout petit, oh ! bien petit  
Et si ce soir j' sens ma détresse  
Demain je r'tomb'rai abruti !

V'là Lazar' qui veut s'couer sa cendre  
Et flaupier l' Monde à coups d' linceul !  
La liberté où j' vais la prendre.  
J' vas ét' mon Bon Guieu moi tout seul !

J' suis su' la Terr', c'est pour y vivre,  
J'ai des poumons pour respirer,  
Des yeux pour voir, non pour pleurer,  
Un cerveau pour lir' tous les livres,

Un estomac pour l' satisfaire,  
Un cœur pour aimer, non haïr,  
Des mains pour cueillir le plaisir  
Et pas turbiner pour mes frères !

Soupé des faiseurs de systèmes,  
Des économiss's « distingués »,  
Des f'seurs de lois qui batt'nt la flemme  
(Tout' loi étrange eun' liberté!)

Soupé des Rois, soupé des Maîtres,  
Des Parlements, des Pap's, des Prêtres  
(Et comm' j'ai pas d'aut' bien qu' ma peau,  
Il est tout choisi mon drapeau!)

Soupé des vill's, des royaumes  
Où la Misèr' fait ses monômes,  
Soupé de c' qu'est civilisé,  
Car c'est l' malheur organisé!

Nos pèr's ont assez cravaillé  
Et bien assez égorgillé!  
L'Hom'm' de not' temps faut qu'y s' arr'pose  
Et qu' l'Existenc' lui tourne en rose.

---

Oh! mon Guiou, si vous existez,  
Donnez-nous la forc' d'être libres  
Et que mes souhaits s'accomplissent.

Car au Printemps, saison qu' vous faites  
Alorss que la Vie est en fête  
Y s'rait p'-têt' ben bon d'être eun' bête  
Ou riche et surtout bien aimé.

(Ça s'rait ben bon, si c' n'est justice !)



# CRÈVE-CŒUR





**Eun' fois j'ai cru que j' me mariais  
Par un matin d'amour et d' Mai :**

Il l'tait Menuit quand j' rêvais ça,  
Il l'tait Menuit, et j' pionçais d'bout  
Pour m' gourer d' la lance et d' la boue  
Dans l'encognur' d'eun' port' cochère.

(Hein quell' santé!) — Vouï j' me mariaïis  
Par un matin d'amour et d' Mai  
N'avec eun' jeuness' qui m'aimait,  
Qu'était pour moi tout seul! ma chère!

Et ça s' brassait à la campagne,  
Loin des fortifs et loin d'ici,  
Dans la salade et dans l' persil,  
Chez un bistrop qui f'sait ses magnès.

Gn'y avait eun' tablé' qu'était grande  
Et su' la nappe en damassé!  
Du pain! du vin! des fleurs! d' la viande!  
Bref, un gueul'ton à tout casser.

---

Et autour, des parents ! d' la soce !  
Des grouins d' muffs ou d' bons copains  
Baba d' me voir tourné rupin  
Contents tout d' mêm' d'êt' à ma noce :

Ma colombe, selon l'usage,  
Se les roulait dans la blancheur,  
Et ses quinz' berg's et sa fraîcheur  
F'saient rich'ment bien dans l' paysage.

Je r'vois ses airs de tourterelle,  
Ses joues pus bell's que d' la Montreuil  
Et ses magnèr's de m' fair' de l'œil  
Comme eun' personne naturelle,

Ses mirett's bleues comme un beau jour,  
Sa p'tit' gueule en cœur framboisé  
Et ses nichons gonflés d'amour,  
Qu'étaient pas près d'êt' épuisés.

Et moi qu' j'ai l'air d'un vieux corbeau  
V'là qu' j'étais comme un d' la noblesse,  
Fringué à neuf, pétant d' jeunesse...  
Ça peut pas s' dir' comm' j'étais beau!

Je r'vois l' décor... la tab' servie  
Ma femm'! la verdure et l' ciel bleu,  
Un rêv' comm' çà, vrai nom de Dieu!  
Ça d'vrait ben durer tout' la vie.

(Car j'étais tell'ment convaincu  
Que c' que j' raconte était vécu  
Que j' me rapp'lais pus, l' diab' m'emporte,  
Que je l' vivais sous eun' grand porte;

Et j' me rapp'lais pas davantage,  
Au cours de c'te fête azurée,  
D'avoir avant mon « mariage »  
Toujours moisi dans la purée.)

---

(Les vieux carcans qui jamais s' plaint  
Doiv'nt comm' ça n'avoir des rêv'ries  
Ousqu'y caval'nt dans des prairies  
Comme au temps qu'y z'étaient poulains.)

V'nait l' soir, lampions, festin nouveau,  
Pis soulé d'un bonheur immense  
Chacun y allait d' sa romance,  
On gueulait comm' des p'tits z'oizeaux !

Enfin s'am'nait l'heur' la pus tendre  
Après l'enlèv'ment en carriole,  
La minute ousque l' pus mariolle  
Doit pas toujours savoir s'y prendre !

Dans eun' carré' sourde et fleurie,  
Dans l' silence et la tapiss'rie,  
Près d'un beau plumard à dentelles  
Engageant à la... bagatelle,

J' prenais « ma femme! » et j' la serrais  
Pour l' *Enfin Seuls* obligatoire  
Comm' dans l' chromo excitatoire  
Où deux poireaux se guign'nt de près...

Près!... ah! si près d' ma p'tit' borgeoise  
Que j' crois que j' flaire encor l'odeur  
De giroflée ou de framboise  
Qu'étaient les bouffées d' sa pudeur.

J'y jaisais : « Bonsoir, ma Pensée,  
Mon lilas tremblant, mon lilas!  
Ma petite Moman rosée,  
Te voilà, enfin! Te voilà!

« Comme j' vas t'aimer tous les jours!  
T' es fraîch'.. t' es mignonn'.. t' es jolie,  
T' as des joues comm' des pomm's d'api  
Et des tétons en pomm's d'amour.

---

« Quand j'étais seul, quand j'étais nu,  
Crevant, crevé, sans feu ni lieu,  
Loufoque, à crans, tafeur, pouilleux,  
Où étais-tu ? Que faisais-tu ?

« Ah ! que d' chagrins, que d' jours mauvais  
Sans carl', sans bécots, sans asile,  
Que d' goujats cruels, d'imbéciles,  
Si tu savais, si tu savais...

« Mais à présent tout ça est loin...  
Voici mon Cœur qui chante et pleure,  
Viens-t'en vite au dodo, ma Fleur !... »  
(Vrai c'est pas trop tôt qu' j'aye un coin.)

. . . . .

« Ohé l' poivrot là, l' sans-probloque ?  
Vous feriez pas mieux d' cravailer

Au lieu d'êt' là à roupiller ?  
Foutez-moi l' camp ou... gar' le bloc! »

. . . . .

Non tout' ma vi' j' me rappell'rai  
La gueul' de cochon malhonnête  
Qui s' permettait d' m'interpeller  
Pass' que j'y bouchais sa sonnette.

Alorss comm' j' le r'luquais d' travers  
Il a sorti trois revolvers,  
Deux canifs et son trousseau d' clefs!  
Et y s'a foutu à gueuler :

— « Au s'cours, à moi ! à l'aid' ! Moman !  
On m' ratiboise ! on m' saigne, on m' viole...  
Gn'y a pas d' pet qu'y vienn'nt les z'agents,  
Pus souvent qu'on verrait leur fiole ! »

Et moi qu' j'allais p'têt' arr'sauter  
Et créer un beau fait-divers...  
Mal réveillé d' mon Song'd'Été  
J' me suis ensauvé dans l'Hiver.





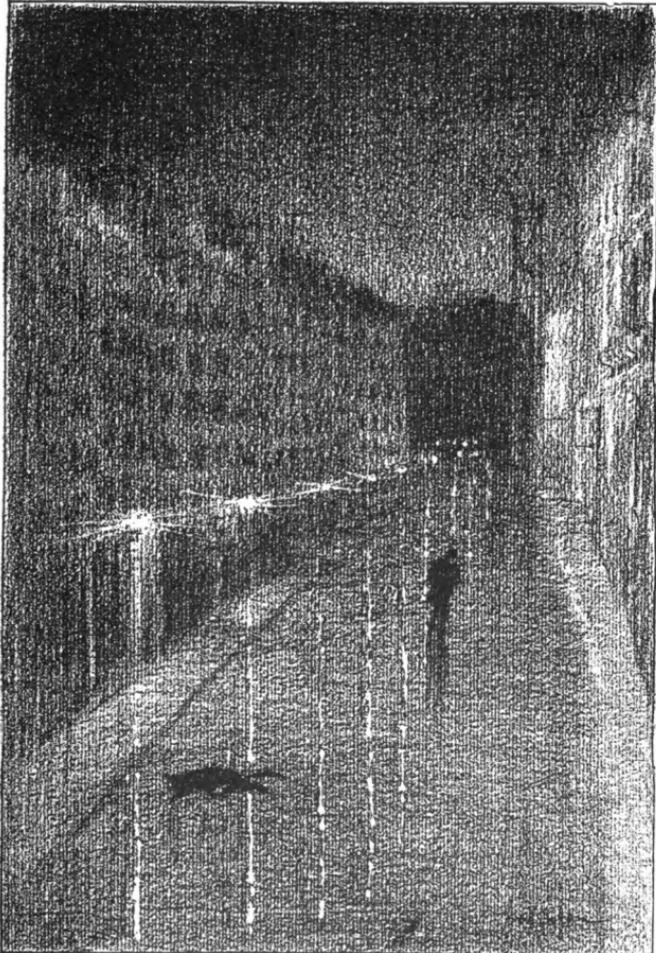
# **LES MASONS**

**I. NOCTURNE**

**II. LES MASONS**

**III. LA MAISON DES PAUVRES**









## NOCTURNE

1

Quand tout l' monde doit êt' dans son lit  
Mézig trimarde dans Paris  
Boïaux frais, cœur à la dérive  
En large, en long, su' ses deux rives  
En Été les arpions brûlés,  
En Hiver les rognons cinglés

La nuit tout' la Ville est à moi,  
J'en suis comm' qui dirait le Roi  
C'est mon pépin... arriv' qui plante  
Ça n' peut fair' de tort à la Rente.

A chacun son tour le crottoir  
J' vas dans l' silence et le désert  
Car l' jour les rues les pus brillantes  
Les pus pétardièr's et grouillantes  
A Minoch' sont qu' des grands couloirs  
Des collidors à ciel ouvert.

J' suis l'Empereur du Pavé,  
L' Princ' du Bitum', l' duc du Ribouis,  
L' marquis Dolent de Cherche-Pieu,  
L' comt' Flageolant-des-Abattis,  
L' Baron d' l'Asphalte et autres lieux.

J' suis l' balladeur... le bouff'-purée,  
Le rôd'-la-nuit... le long'-ruisseaux,

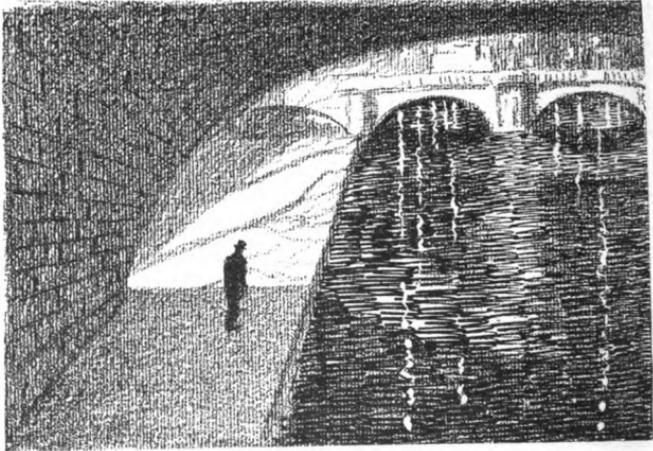
---

Le marque-mal à gueul' tirée  
Le mâche-angoiss'... le cause-tout haut.

Si jamais vous êt's dans l'ennui  
Et forcé comm' moi je le suis  
A c' que ça s' passe à la balade,  
J' vas vous ess'pliquer mon manège :

Mettons qu'y lansquine ou qu'y neige,  
Eh ben! allez ru' d' Rivoli  
Malgré qu'y ait des vents-coulis  
On est pas mal sous ses arcades.

Mais si c'est l'Été... pas la peine,  
Y vaut mieux s' filer vers la Seine.  
Là su' eun' berge ou sous un pont,  
Vous pouez eun' bonn' couple d'heures  
Dans la flotte qu'est un vrai beurre,  
Mette à tremper vos ripatons.



Tâtez, l'essai n'en coûte rien,  
Car moi j' connais tous les bons coins,  
Tous les trucs... on peut pas me l' mette  
A forc' comm' ça d' trouver des joints  
Et d' boulotter mes kilomètres.

Aussi des fois su' la grand' Ville  
Du haut en bas, du sud au nord,

---

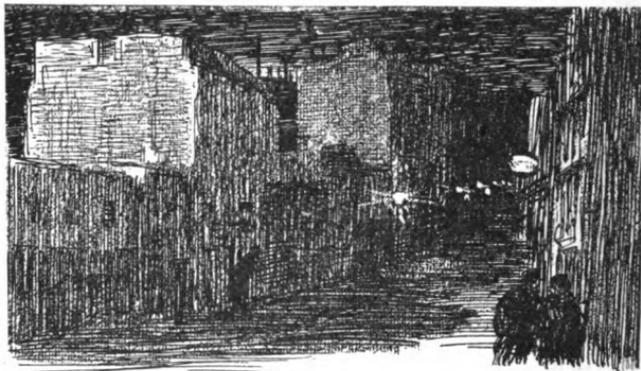
Ya si peu d' pétard et d' poussière  
Et tout y paraît si tranquille

Qu'on s' figur' que Pantruche est mort,  
Qu'on voyag' dans un grand cim'tière  
Et qu'y s' réveill'ra pus jamais.  
(Ah! nom de Dieu si c'était vrai!)

Mais des fois juste à ce moment  
Là-bas... en banlieu'... loin du centre,  
Y vous vient de longs hurlements,  
C'est le chien d' fer ou l' remorqueur  
Hou... yaou... on dirait mon ventre!  
Ya haou... on jur'rait mon cœur.

Seul'ment ces cris-là m' fout'nt la trouille;  
Ça m'occasionn' des idées noires,  
Et me v'là r'parti en vadrouille  
A r'tricoter des paturons,

Pou' pas risquer d'êt' fait marron  
Par les escargots de trottoir.



On rencont' ben des attardés,  
Des clients en train d' rouspéter,  
Que leurs pip'lets laiss'nt poireauter  
Eune heure à leur cordon d' sonnette.

Des chiffortins, des collignons,  
Des tocass's qu'a pas fait leur plâtre,

---

Des cabots qui rent'nt du théâtre,  
Des magistrats qui r'vienn'nt du claque,  
Des poivrots, des flics ou des macs.

(Mais, marioll', quand qu'on est honnête  
On néglig' ces fréquentations.)

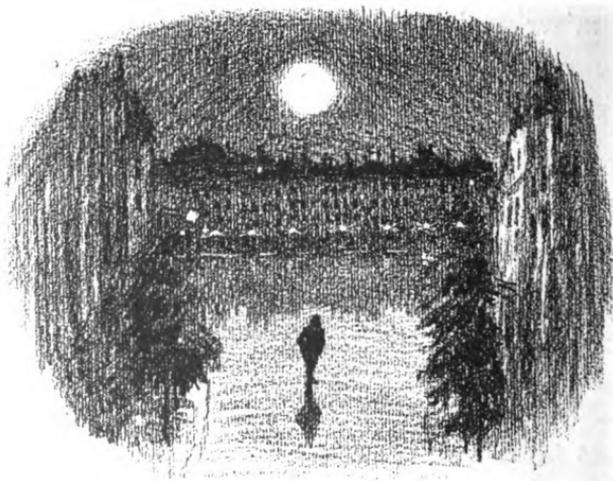
Des fois que j' traîne mes arpions d' plomb,  
J' m'arr'pos' et j' m'adosse à un gaz  
Pour voir « à quel point nous en sommes »  
Tout fait croire que j' suis vagabond :

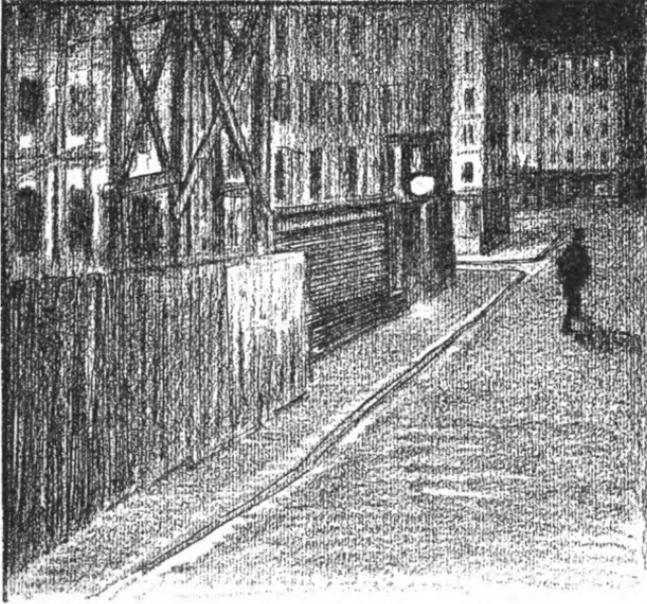
Et d' Charonne au quartier Monceau,  
Au milieu du sommeil des Hommes,  
Me v'là seul avec ma pensée  
Et ma gueul' pâl' dans les ruisseaux!

Les nuits où j'ai la Lun' dans l' dos,  
J' piste mon Ombr' su' la chaussée

Quand qu' j'ai la Lun' en fac' des nuits,  
C'est mon Ombre alors qui me suit ;

Et j'm'en vas... traînaillant du noir,  
Y a quét' chose en moi qui s' lamente,  
La Blafarde est ma seule amante,  
Ma Tristesse a m' suit... sans savoir.





## LES MASONS

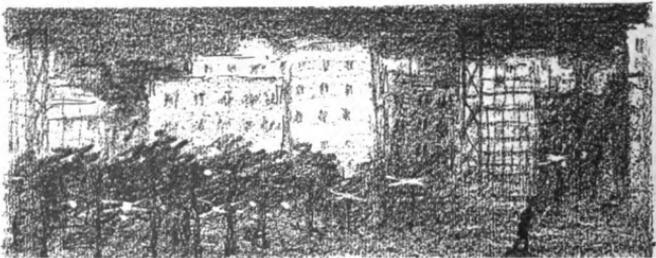
### II

Or les nuits ousque j' vagabonde,  
Comm' j'ai pas trop d'occupations,  
J' me fais inspecteur des *Masons*.

Quand que la Lune est gross' dans l' ciel,  
Les nuits d' Printemps' à sont comm' blondes,  
Et on dirait des bastions d' miel.

L'Hiver, l'Automne on croirait voir,  
Des châteaux de camphre ou d'ivoire,  
Les nuits d'Été au clair de Lune.  
(Si on laiss' l'odeur d' choléra,  
Qui vous vient du côté d' Bondy),  
Ça fait un décor d'opéra.

Les Masons? Y a qu' ça dans Paris  
Y en a en pierr's, en marbre, en briques,  
En porcelaine ou en papier :

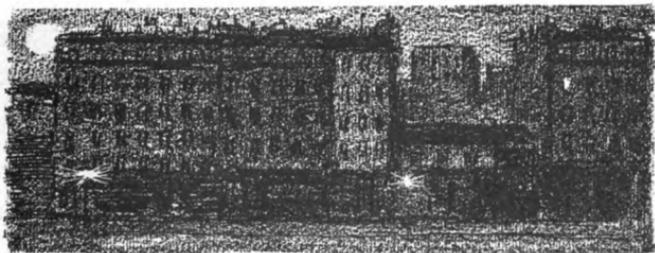


---

Y en a des tocard's... des jolies,  
Des branlantes... des démolies,  
Des quantités qu' est en fabrique  
Et qu'est blanch's comm' des mariées.

Y en a d' tous poils... y en a d' tout âge.  
Y en a qui z'ont des flott's d'étages  
Et y en a qui z'ont qu'un preumier :

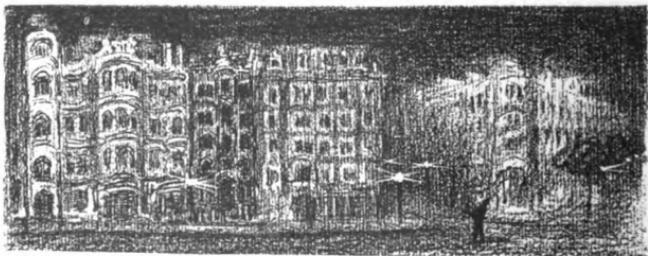
Y en a des r'tapées.. des tout's neuves,  
Y en a d' pimpant's et y en a d' gaies,  
Y en a qu'a l'air triste des veuves  
Qui ne sourieront pus jamais.



Quand j' rôdaill' dans les grands quartiers,  
J'en vois qu'est comm' des forteresses,  
Bouclées, cad'nassées et grillées  
Si Jésus voulait y entrer  
En disant : « — Voyez ma détresse »,  
On s'rait pas long à l' fusiller.

Y en a qu'est si rupin's et chouettes  
Qu'on s' dit qu'on aurait beau marnier,  
Fair' fortun' dans les cacahouettes,  
On pourrait jamais s'y plumer.

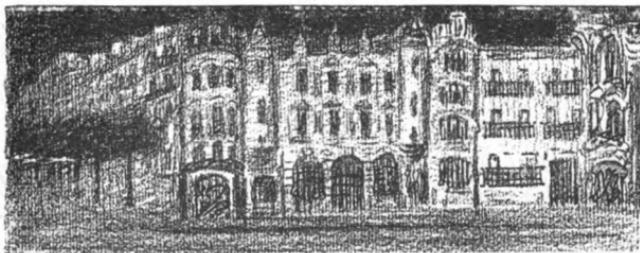
Yen a qui z'ont des bow-window  
Ousqu'on vourait en silhouette  
Voir poireauter eun' tit' Juliette  
Dont on serait le Roméo.



Et de d' cell's là... y en a d' très bien,  
Qui vous la frim'nt au vieux château,  
A z'ont des tourell's, des créneaux,  
Et des gargouill's à gueul's de chien.

(Les Preux qui cach'nt là leur noblesse  
Ont bravement, dans leur jeunesse,  
Spéculé su' des peaux d' lapins.)

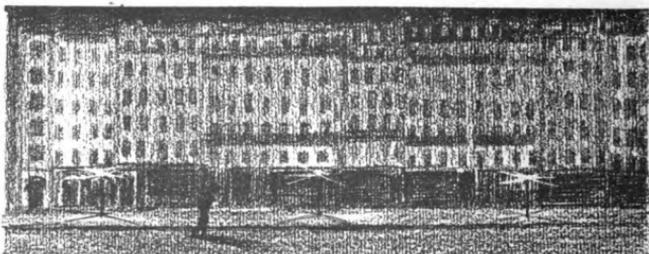
Bon sang ! dans ces fièr's murailles  
Qui m'ont tout l'air d'être élevées  
Avec le mêm' gent' de pavés  
De granit ou de pierre de taille  
Dont est fait le Cœur des Gavés,



Doit gn'y avoir des plumards couverts  
D'égledons de fourrur's et d' peaux,  
Ousqu'y fait doux, ousqu'y fait chaud,  
Ben moi.. j' suis dehors en Hiver.

Et v'là qu'a z'yeutes ces Masons,  
Aveug's et sourd's comm' des Prisons,  
On s' dit « — Quoi qu'y peut s'y passer ? »  
Tous ces moëllons forcés d' se taire,  
Ça doit n'en cacher des mystères,  
Mêm' que c'est terrible à penser.

Du haut en bas d' ces six étages  
Pens'nt-t-y un p'tit peu à c' qu'y font ?  
Ben sûr y en a qui naiss'nt, qui meurent...

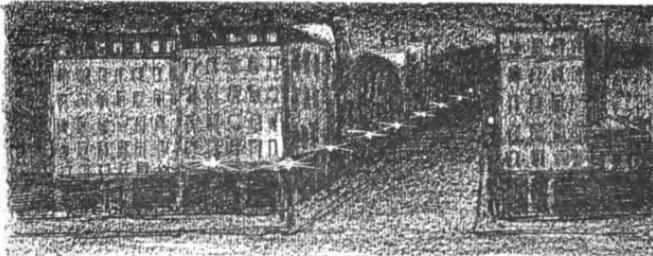


Y en a qui font leurs frèr's cocus,  
Y en a qui pionc'nt, qui rêv'nt, qui pleurent,  
Et y en a qu' ont jamais vécu.

D'aut's se zigouillent, s'empoisonnent,  
D'aut's en faisant des galipettes  
Se bécott'nt à la tourtereaux ;

Des mectons cour'nt après leur bonne,  
Camoufle au poing, Borgne en trompette,  
Comme faisait défunt Trublot.

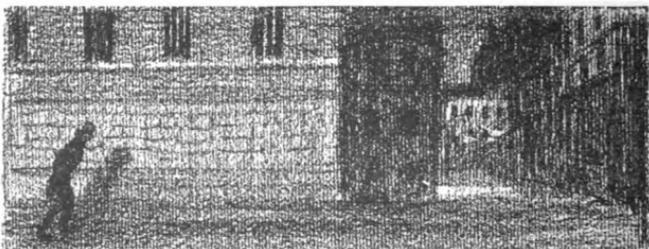
Et le tout sans jamais penser  
A z'yeuter un coup par la f'nêtre,



Pour voir... on sait pas si peut-être  
Leur prochain s'rait pas dans les rues  
A fair' le jacque et le pied d' grue.

Quant aux quartiers des Purotains,  
Dans les faubourgs, dans les banlieues,  
Pas si loin d' leurs sœurs ces Merveilles  
Là les Masons ont l'air de Vieilles  
Qui se s'raient roulé dans leur pisse.

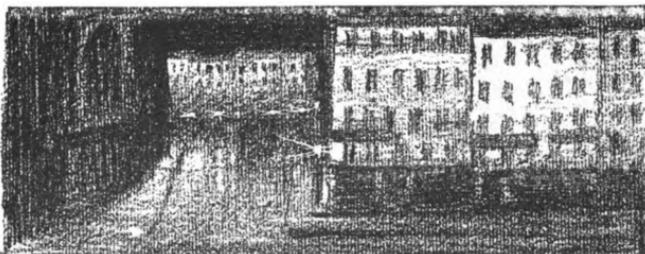
La pupart sont des grand's bâtisses,  
Qui bran'lent, qui suint'nt, qui pleur'nt, qui puent;  
De vrais casern's plein's de ménages  
Où y a quoi qu'en dis'nt les repus  
Du malheur à tous les étages.



Des p'tiot's sont encor pus affreuses,  
A fouatt'nt le crime et la misère,  
A sont couleur de panaris,  
A sont gâtées... ruinées... lépreuses,  
On croirait des chicots pourris  
Bordant la gueule de l'enfer.

Les nuits d'amour, au mois de Mai,  
On entend au travers d' leurs murs,  
Des soupirs, des mots... des murmures  
Ces nuits-là à s' mett'nt à chanter.

Et les Sam'dis de paie et d' souû'rie  
L' en sort des cris, des chocs, des pleurs,



C'est Populo qui s' multiplie  
Dans la crasse et dans la douleur.

Car c'est là d'dans qu'y sont r'légués  
Ceuss' qu' a bâti les beaux quartiers,  
Les nobles masons par centaines  
Et les bell's affair's qu'a contiennent.

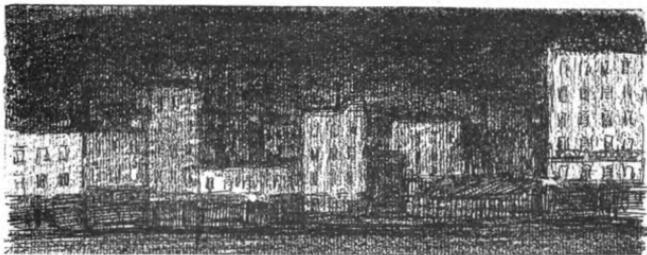
Y sont là n'dans... y n'ont pas l' choix  
Dans ces cahut's, dans ces cassines,  
Pilés, tassés à l'étroitesse  
Comm' dans leurs barils des anchois  
(Çà qui fait bien pour la poitrine).



C'est là qu' fonctionne Étés, Hivers,  
Tout' cett' pauv' grain' de faits divers  
Avec toujours pendus aux fesses  
L' Proprio, l' Huissier, l' Commissaire,  
Dont on n' peut se débarrasser  
Qu'avec un boisseau d' charbon d' bois.

Malgré ça des fois je me dis  
Qu' dans n'import' quel' d' ces taudis  
Au lieu d'êt' dehors en Hiver

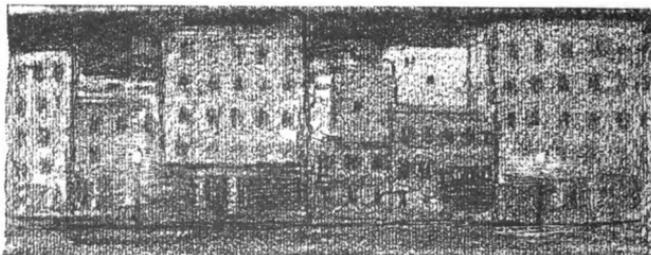
Vaurait p'têt' mieux eun' position  
Eune existenc' pus régulière,  
Un foyer quoi... un p'tit log'ment,



Eun, tabe, un buffet... eune ormoire  
Eune ormoire où y aurait... des choses

Et dans l' tout eun' fraich' tit' Moman,  
Eun joli' Moman à bras roses  
Qui sortiraient de son peignoir  
Quand qu'alle apport'rait la soupière  
Ou allum'rait la suspension

Voui, voui, mais voilà... comment faire?  
Ces masons-là autant qu' les Belles  
Au gas qui passe désolé  
A sont pas pus hospitalières.

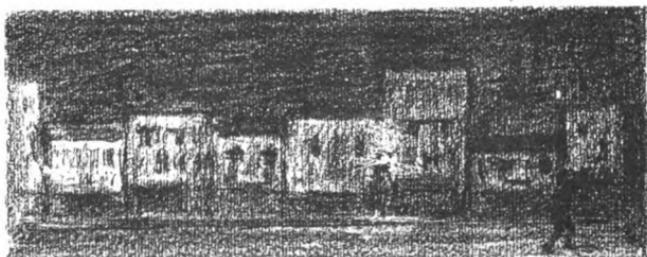


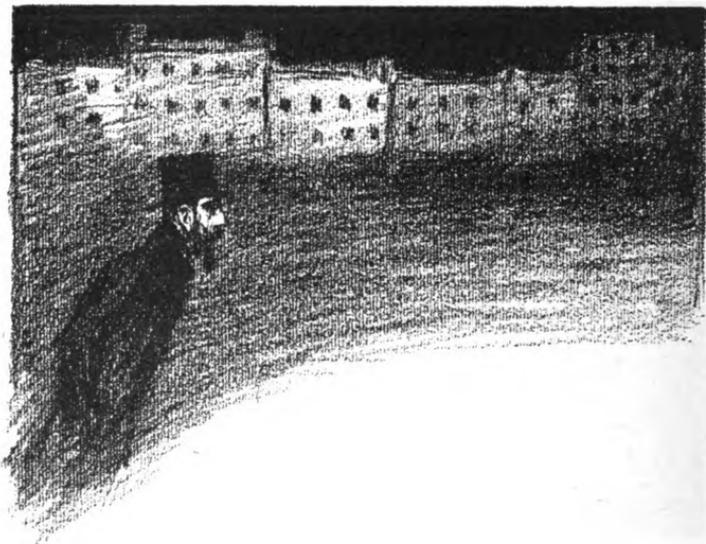
J'ai beau m' trémousser, j'ai pas l' rond,  
Je suis tremblant, je suis traqué,  
J' suis l' Déclassé,.. l' gas distingué  
Qui la fait à la poésie :

J' suis aux trois quarts écrabouillé  
Ent' le Borgeois et l'Ovréier,  
J' suis l' gas dont on hait le labeur,

Je suis un placard à Douleurs,  
Je suis l'Artiste, le Rêveur,

Le Lépreux des Démocraties.





## LA MAISON · DES PAUVRES

### III

N'empêch' si jamais j' venais riche,  
Moi aussi j' f'rais bâtir eun' niche  
Pour les vaincus... les écrasés,  
Les sans-espoir... les sans-baisers

Pour ceuss' là qui z'en ont soupé,  
Pour les Écœurés, les Trahis,  
Pour les Pâles, les Désolés,  
A qui qu'on a toujours menti  
Et que les roublards ont roulé ;

Eun' mason.. un cottage,. eun' planque,  
Ousqu'on trouv'rait miséricorde,  
Pus prop's que ces turn's à la manque  
Ousque l'on roupille à la corde ;

Pus chouatt's que ces Asil's de nuit  
Qui bouclent dans l'après-midi,  
Où les ronds d' cuir pleins de mépris  
(Les préposés à la tristesse)  
Manqu'nt d'amour et de politesse ;

Eun' Mason Seigneur, un Foyer  
Où y aurait pus à travailler,

Où y aurait pus d' terme à payer,  
Pus d' proprio, d' pip'let, d'huissier.

Y suffirait d'êt' su' la Terre  
Crevé, loufoque et solitaire,  
D' sentir venir son dergnier soir  
Pour pousser la porte et... s'asseoir.

Quand qu'on aurait tourné l' bouton  
Personn' vourait savoir vot' nom  
Et vous dirait — « Quoi c'est qu' vous faites?  
Si you plaît? Qui c'est que vous êtes? »

Non pas d' méfiance ou d' paperasses,  
Toujours à pister votre trace,  
Avec leur mani' d'étiq'uter ;  
Ça n'est pas d' la fraternité!

Mais on dirait ben au contraire  
— « Entrez, entrez donc, mon ami,

---

Mettez-vous à l'ais', notre frère,  
Apportez vos poux par ici. »

Pein' dedans gn'aurait des baignoires,  
Des liquett's propes.. des peignoirs,  
D' l'eau chaud' dedans des robinets  
Qu'on s' laiss'rait rigoler su' l' masque,  
Des savons à l'opoponasque,  
Des bross's à dents et des bidets.

Pis vite.. on s'en irait croûter  
Croûter d' la soup' chaude en Hiver  
Qui fait « plouf » quand ça tomb' dans l' bide,  
Des frich'tis fumants, des lentilles,  
Des ragoûts comm' dans les familles,  
Des choux n'avec des pomm's de terre,  
Des tambouill's à s'en fair' péter.

Et quand qu'ça s'rait la bell' saison  
On boulott'rait dans le jardin



(Gn'en aurait un dans ma Mason  
Un grand... un immense... un rupin)

Ousqu'y aurait des balançoires,  
Des hamacs... des fauteuils d'osier  
(Pou' pouvoir fair' son Espagnole)  
Et ça s'rait d' la choquott' le soir  
Quand mont'rait l' chant du rossignol  
Et viendrait l'odeur des rosiers.

Mais l'Hiver il y f'rait l' pus bon :  
Ça s'rait chauffé par tout's les pièces  
Et les chiott's où poser ses fesses

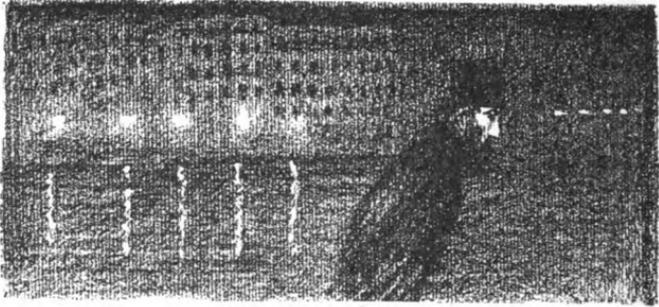
---

J' f'rais mett' du poil de lapin d'ssus  
Pou' pas qu' ça vous fass' foid au cul.

Et pis dans les chambr's à coucher  
Y gn'aurait des pieux à dentelles,  
D' la soy'... d' la vouat'... des oneillers,  
Des draps blancs comm' pour des mariés,  
Des lits-cage et mêm' des berceaux  
Dans quoi qu'on pourrait s' fair' petiots;

Voui des plumards, voui des berceaux  
Près d' quoi j' mettrais esspressément  
Des jeun's personn's, prop's et girondes,  
Des rouquin's, des brun's et des blondes  
A qui qu'on pourrait dir' — « Moman ! »

Ça s'rait des Sœurs modèl' nouveau  
Qui s'raient sargées d' vous endormir  
Et d' vous consoler gentiment  
A la façon des petit's-mères,



A qui en beuglant comme un veau  
(La cabèch' su' le polochon),  
On pourrait conter ses misères

— « Moman, j'ai fait ci et pis ça ! »  
Et a diraient : — « Ben mon cochon. »  
— « Moman, j'ai eu ça et pis ci. »  
Et a diraient : — « Ben mon salaud ! »

« Mais à présent faut pus causer,  
Faut oublier.. faut pus penser  
Tâchez moyen d' vous endormir  
Et surtout d' pas vous découvrir. »

---

Ma Mason, v'là tout, ma Mason,  
Ça s'rait un dortoir pour broyés  
Ousqu'on viendrait se fair' choyer  
Un peu avant sa crevaison

Loin des Magistrats de mes...  
Qu'ont l' cœur de vous foute en prison  
Quand qu'on a pus l' rond et pus d' turne.

Mais pour compléter l'illusion  
Qu'on est redevenu mignon  
Tout's mes Momans à moi, à nous,  
Faurait qu'a z'ayent de beaux tétons,  
Lourds, fermes, blancs, durs, rebondis  
Comm' les gros tétons des nounous  
Ou des fermièr's de Normandie;

Et faudrait qu' ces appâts soyent nus.  
Mèm' les gas les pus inconnus,

Auraient l' droit d'y boir', d'y téter  
Au moment ou squ'y tourn'raient d' l'œil.

S'ils faisaient la frim' d'êt' pas sages  
Dans leur plumard ou leur fauteuil  
On s'empess'rait d' leur apporter  
Les tétons sortis du corsage,  
Pleins d'amour et de majesté.

Je vois d'ici mes Nounous tendres  
Introduir' dans les pauvres gueules  
De tous les Errants de Paris  
Le bout de leurs tétons fleuris.

Et j' vois d'ici mes pauv's frangins  
Aux dents allongées par la Faim  
Boir' les yeux clos et mains crispées  
Par la mort et par le plaisir.

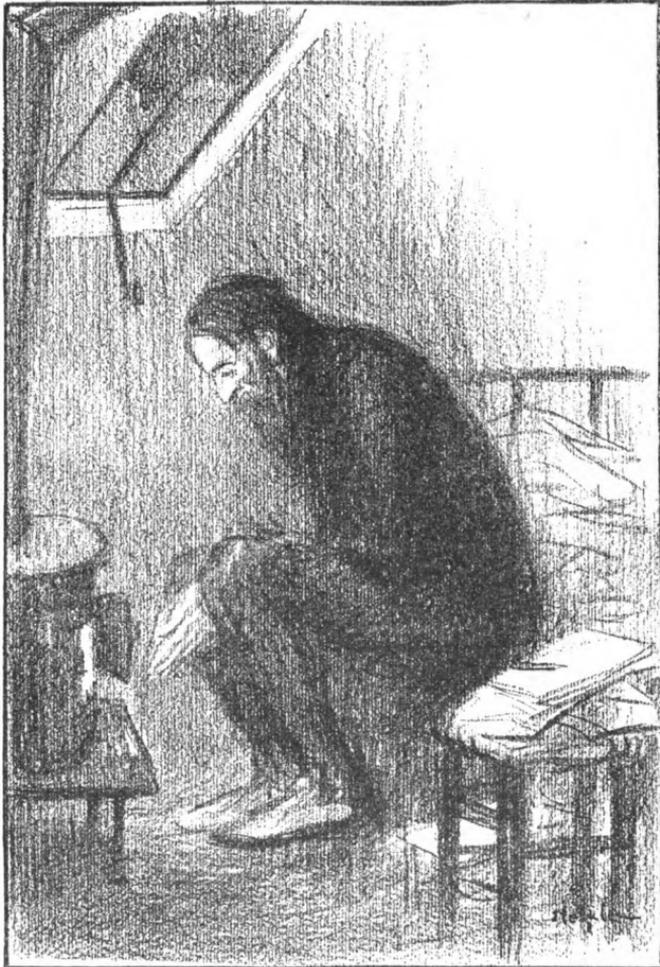
---

Et pour jamais et pour jamais  
(Le museau un peu pus content)  
J' les vois un à un s'endormir

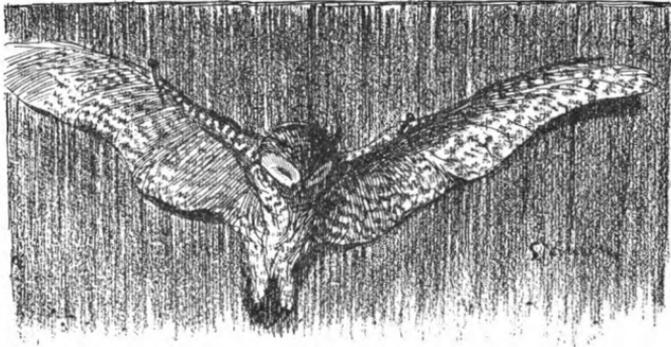
Le bout d'un téton dans les dents...











## TABLE DES MATIÈRES

L'HIVER . . . . .	5
IMPRESSIONS DE PROMENADE.. . . .	21
SONGE-MENSONGE. } TRILOGIE. . . . .	31
ESPOIR . . . . .	
DÉCEPTION . . . . .	
LE REVENANT . . . . .	93

---

LE PRINTEMPS . . . . .	147	
CRÈVE-CŒUR. . . . .	205	
LES MASONS {		
	NOCTURNE. . . . .	221
	LES MASONS . . . . .	229
LA MAISON DES PAUVRES . . .	242	



**IMPRIMÉ**

**PAR**

**PHILIPPE RENOARD**

**19, rue des Saints-Pères**

**PARIS**







# La Presse

## et Jehan Rictus

---

**Jules Lemaitre**, de l'Académie française :

Ce Jehan Rictus, à première vue, procède de Bruant ; mais il use beaucoup moins de l'argot ; il a plus d'esprit, un art plus délicat et surtout, bien qu'ironique, il est, au bout du compte, doux et résigné.

(*Le Journal des Débats.*)

**Jules Claretie**, de l'Académie française :

Il y aura toujours un Mazarin en ce monde, et il y aura toujours des mazarinades pour le fronder. Les poésies socialisto-chrétiennes du maigre Jehan Rictus sont la fronde de ce temps, et mieux vaut encore qu'elle gronde dans le cabaret que dans la rue.

(*Le Temps.*)

**François Coppée**, de l'Académie française :

Puis, j'ai suivi sur le trottoir nocturne les guenilles de Jehan Rictus, ce Thomas Vireloque de la poésie ; je l'ai entendu déclamer dans le brouillard ses âpres *Soliloques du Pauvre*, et je fus sincèrement ému par sa jérémiade désespérée et par son argot plaintif. Mais ceux que je viens de nommer furent déjà touchés par l'aile de la Gloire.

(*Le Journal.*)

**Édouard Conte** :

Vous allez me dire que ce genre-là a été beaucoup traité. Oui, mais avec artifice. Artifice de compassion et artifice de style qui sont manifestes, par exemple, dans la *Chanson des Gueux*, de M. Jean Richepin, dans les chansons de Bruant et les romans d'Emile Zola. L'emploi de l'argot a paru indispensable à ces artistes afin de passer une couche de vérité sur leurs créations. Malheureusement, une fois que le temps a décoloré cette couche de peinture, on voit la littérature à nu et avec la littérature on voit le travail complaisant de la phrase pour la phrase, puis encore le travail industriel et la table où ce travail s'accomplit chargé de dictionnaires. Jehan Rictus manie l'argot à volonté.

## Jean Lorrain :

« Long comme une larme », le mot est de Jules Lemaitre. Ce diseur qui est aussi un poète et dont la tristesse, par une sublime ironie, a pour pseudonyme Jehan Rictus, monologue le plus beau poème peut-être d'argot et de douleur de ces temps.

(*Le Journal.*)

## Ch. Maurras :

Ces six vers suffisent, je pense, à faire sentir que M. Jehan Rictus, avec l'étrangeté de sa langue, ne manque point de style. Les accents sont mis à leur place. Son octosyllabe ne boite point. Pourvu de cette sorte, M. Jehan Rictus s'est donné le luxe d'une idée de génie. Il a conçu son *Revenant*. Il a supposé le retour du Christ dans le monde, du Christ évangélique plutôt que du Christ catholique, et dans notre monde moderne. M. Jehan Rictus a tiré de là une espèce de complainte qui, dans son ordre et en son lieu, fera figure de chef-d'œuvre.

(*Revue Encyclopédique Larousse.*)

## Henri de Régnier :

Jehan Rictus a trouvé, pour écrire son livre, une langue unique, langue de poète et de truant, raffinée et sordide. Sorte de patois parisien expressif, concis, langue à la Villon, vivante, qui frappe l'image en bronze vert-de-grisé.

(*Mercur de France*)

## Laurent Tailhade :

Pour me guider à travers l'abîme, pour m'ouvrir l'Enfer de l'indigence moderne, j'ai choisi le plus vivant des artistes contemporains qui aient narré les villes de Misère et perlustré les Babels de Gueuserie. Car s'il n'a pas, en faveur des sans-le-sou, l'aumône immiséricordieuse du bourgeois, le poète sait, au moins, gémir sur leurs détresses et laver leurs blessures en des pleurs fraternels. Certes, le Pauvre ne laisse pas que d'être exploité par les gens de lettres : romans, chroniques, drames et chansons, et les hennissements de M. Richepin, toute une littérature fourmille sur sa peau.

Les larmes de crocodile avec l'eau bénite de cour lubrifient la question sociale en ses aspérités, cependant que les prébendes juteuses, les gloires officielles, enguirlandent le bon cœur des philanthropes à la mode. Le mouchoir de Tartufe étanche leurs yeux apitoyés, pour la plus grande satisfaction des belles mesdames et des capitalistes bien pensants.

Le poète Jehan Rictus, dont les *Soliloques* obtinrent, cet hiver, un foudroyant succès, tend plus haut, vise un but meilleur.

Comme un Dante de la Misère, il parcourt, l'un après l'autre, les cercles exécrables de la Famine, de la Détresse, de l'Abandon et de la Nécessité. La Misère, cette Erinnye de la société contemporaine, le guide parmi ces déserts et ces ronces déchirantes que nul, avant lui, n'avait si généreusement explorés. Seul, peut-être, l'humoriste Thomas Hood, en son funèbre chant de la « Chemise », avait su faire crier et gémir de semblables accents.

(*La Dépêche de Toulouse et Anthologie-Revue.*)

## Tybal (Laurent Tailhade) :

Un vrai pauvre, un pauvre en guenilles, un de ces loqueteux dont Jehan Rictus, fier poète des *oullaws* parisiens, note en strophes lancinantes les révoltes et les douleurs...

(*Écho de Paris.*)

## Edmond Lepelletier :

Il ne pleurniche pas et il ne menace pas, comme Hégésippe Moreau en dénonçant les crimes de l'Hiver, mais avec une philosophie hautaine et une impitoyable sincérité, il dénonce aussi tous ceux qui exploitent les souffrances ambiantes.

(*Écho de Paris.*)

## Roger-Milès :

Nous avons dit dernièrement la haute portée sociale des *Soliloques du Pauvre* de M. Jehan Rictus. Ces *Soliloques* ont un étrange accent de vérité, un extraordinaire ragoût de tristesses et de misères vécues; c'est le cri terrible des affamés jeté à la face du monde et, dans son renouvellement à travers les siècles, à la face de l'éternité.

M. Jehan Rictus a trouvé, dans une langue appropriée au sujet qu'il traitait, des envolées d'une suprême poésie; si son rythme nous berce, ses mots, ses images nous empoignent. On est secoué par ces plaintes brutales, d'où s'exhale une émotion pure, et l'on sent que l'œuvre du poète en sa foi naïve, en sa sincérité qui ne recule devant aucune expression, peut donner des désirs de justice sociale.

C'est de la grande philosophie irradiant de clarté dans l'âme des humbles et des déshérités : ce sont les plus terribles problèmes de la vie posés en formules frissonnantes au nom d'une humanité qui s'oublie et d'une pitié qui souvent s'égare. Mais il faut avant tout que ce livre soit médité, il est très beau, et il ne faudrait pas en faire un livre dangereux.

(*L'Éclair.*)

## Roger-Milès :

Il proteste contre les admirables et douloureux *Soliloques du Pauvre*, où Jehan Rictus a conté dans leur argot faubourien l'âme ulcérée des sans-le-sou et des meurt-de-faim.

(*L'Éclair.*)

## Marc Legrand :

Jehan Rictus a eu des prédécesseurs comme tout le monde.

Mais après André Gill, Richepin et Aristide Bruant, chronologiquement, avant eux peut-être, par la nouveauté de son vocabulaire, la plus grande hardiesse savante de son art, la beauté et la force de ses symboles, il restera le poète de la gueussaille, en attendant qu'il en devienne l'incomparable dramaturge.

(*Le Réveil du Siècle.*)

## Berthelot :

Jehan Rictus est le barde des pauvres diables qui vont clamant leurs détresses, la faim de pain, la soif d'amour qui leur tenaille tout l'être, aussi bien par les boulevards rutilants de lumière, où le luxe tapageur des parvenus éveille les convoitises des humbles et les rancœurs des loqueteux, aussi bien qu'au long des combes bordées d'aubépine, noyées d'ombres denses au soleil déclinant où des couples jeunes se dérobent en l'ineffable abandon de leurs caresses.

(*La Gironda.*)

## Henry de Bruchard :

Et pourtant c'est un artiste qui parle et fait parler ses personnages. Ils sont surtout l'expression directe de sa pensée à lui : il les connaît, il les a vus, il a vécu de leur vie et de ses sentiments personnels dans leur langue — qu'il a parlée avec eux — il fait de la vie et de la poésie.

(*La Presse.*)

## J.-F. Merlet :

Ah, cela gêne, n'est-ce pas, d'entendre la plainte, toujours la plainte, toujours la plainte du malheureux. Et la gloire de Jehan Rictus est de l'avoir chantée, cette plainte.

## Edward Sansot-Orland :

Ce livre est assurément l'un des plus beaux et l'un des plus vrais qui aient été publiés en cette fin de siècle. M. Jehan Rictus — dont il y a quelques mois j'écoutais, avec émotion, en un cabaret artistique de Montmartre, la diction troublante et si personnelle, — se révèle par cette œuvre comme le plus original des poètes en ce genre spécial de poésie vécue. Mais pour louer plus dignement un artiste aussi pur, notre éminent ami Laurent Tailhade aura la parole dans notre prochain numéro... et nul n'y perdra, ni le poète, ni nos lecteurs. Je n'ai voulu, pour aujourd'hui, qu'exprimer publiquement à l'auteur des *Soliloques du Pauvre* ma personnelle admiration.

## Édouard Champion :

Et c'est dans ces pages de tristesse et de malheur, une lueur, quelque chose comme *La Bonne Chanson* du Pauvre.

M. Jehan Rictus n'a pas assisté sans émotion à toutes ces réalités misérables. Il a compati de tout cœur et il a peiné de toutes les peines. Jehan Rictus nous émeut comme la réalité elle-même. Pour nous prendre davantage encore, il parle la langue de ses héros, une langue souvent vulgaire, toujours expressive.

(*Les Dimanches Politiques et Littéraires.*)

## Albert Pradel :

Jehan Rictus, c'est le pauvre cœur du pauvre être qui « jase ». La note est nouvelle dans une manière originale qui vous pince aux fibres profondes, au lieu de vous effleurer l'épiderme comme fait l'artifice louche et déjà fatigué du lyrisme classique y compris la réforme romantique. Jehan Rictus est un créateur. Chacune de ses œuvres a été pour moi une joie pure et je le dis.

(*Le Radical de l'Allier.*)

## Henri Barbusse :

Voilà un livre vrai, un livre vivant, un des plus tremblants de douleur, un des plus saints qui aient été écrits depuis longtemps. Ne vous méprenez pas sur le ton populaire, et sur les expressions d'argot, voire même les expressions risquées qui vous accueillent. Cette brutalité et ce désordre de langage recouvre la grande douceur des choses pensées et souffertes.

(*La Revue du Palais.*)

## Darantières :

Il me prend l'envie de crier par les rues... comme l'autre avec Baruch — « Avez-vous lu Jehan Rictus? C'est un Maître... »

Il y a de tout dans ce livre extraordinaire... un esprit amer et puissant, une ironie qui mord comme un acide... d'admirables vers vraiment définitifs, jaillis de l'âme angoissée d'un pauvre être humain qui a droit à la vie, qui revendique ce droit, et pour qui la vie est mauvaise. Ce caractère comme autobiographique des *Soliloques du Pauvre* leur donne une intensité plus vigoureuse, les marque d'une personnalité plus émouvante que toutes les œuvres de même famille parues dans ces vingt dernières années, et l'on sent, en les lisant, fleurir en soi ces deux fleurs merveilleuses de la sympathie et de l'admiration. Sympathie pour l'homme et admiration pour l'artiste.

(*Pall-Mall Quinzaine.*)

## Paul Pottier :

Aujourd'hui les temps sont changés, on demande M. Jehan Rictus dans les salons : on jouit des fessées que sa verve distribue. Les très puristes et les très imbéciles ne s'étonnent plus de l'argot que le subtil poète a daigné employer dans ses *Soliloques du Pauvre*. On a fini par comprendre que pour insuffler une vraie vie aux personnages évoqués, il fallait leur faire parler leur vraie langue. Le Progrès va tout de même plus vite qu'on ne croit.

(*Revue des Colonies.*)

## Pouget :

Jehan Rictus fait parler les purotins.

Et foutre, il les fait jaspiner, non comme on les fait habituellement parler dans les livres en un bafouillage qui pue la pissotière académique, mais comme ils jactent dans la vie sans magnés et sans flafas...

(*Le Père Peinard.*)

## Pierre Veber :

Les *Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus, empreints d'un sentiment si puissamment chrétien et qui vous évoquent un Bruant à Pathmos, sont d'un bel enseignement.

(*Le Gil Blas.*)

## Pierre Olgarnier :

Dans ses *Soliloques du Pauvre*, Jehan Rictus a définitivement fixé un nouveau sanglot de poète dans la cacophonie de l'éternelle souffrance humaine.

(*Le Gil Blas.*)

## Camille de Sainte-Croix :

L'Académie est allée jusqu'à Gregh, il est douteux qu'elle aille jamais à Jehan Rictus. Voici réunis en un sombre volume, décoré par Steinlen, ces éloquents *Soliloques du Pauvre*. Je crai-

gnais, il faut l'avouer, de ne pas trouver à la lecture les rudes impressions que m'avaient données les poignantes déclamations de ce parfait diseur. Il me semblait que la voix prenante, le masque pâle, long et maigre de Jehan Rictus étaient pour beaucoup dans le grand effet de son prestige lyrique. Mais grande a été ma joie de retrouver dans le texte toute l'émotion des auditions. Ça n'est ni Richepin, ni Gill, ni Bruant, ni Zola. Il est bien lui-même un puissant poète, sonore et doux, amer et savoureux, essentiellement personnel.

(*La Petite République.*)

### Joseph Renaud :

Jehan Rictus est notre seul poète populaire. Publiés, ses *Soliloques du Pauvre* vont affirmer définitivement et étendre sa vogue très légitime.

(*Le Jour.*)

### Philippe Dufour :

Et il faut être bien profondément et puissamment maître de la syntaxe pour écrire ainsi, comme il faut avoir bien ardemment vécu et médité pour concevoir une telle œuvre toute frémissante d'ironie, de douleur et d'humanité.

En achevant la lecture des *Soliloques du Pauvre*, on peut, on doit redire à Jehan Rictus ce mot de Victor Hugo à Baudelaire à propos des *Fleurs du Mal* : « Vous avez créé un frisson nouveau. »

(*La Paix.*)

### André Girard :

Bien supérieur à nombre d'autres ouvrages analogues cherchant dans l'argot un piment qui, sans lui, leur manquerait, celui-ci a le mérite d'une verve caustique, spirituelle parfois et souvent très pénétrante.

(*Les Temps Nouveaux.*)

### Henry Fèvre :

Après Richepin, après Bruant, Jehan Rictus a cru pouvoir à son tour faire parler en vers presque dans sa langue le miséreux, et créer de la beauté avec du patibulaire. Il a parfaitement réussi, plus farouche, plus large parfois d'inspiration que ses devanciers par le caractère précis de ses revendications.

(*L'Humanité Nouvelle.*)

### Albert Lantoin :

Lisez le livre de M. Jehan Rictus. Nous n'aimions pas beaucoup les poésies écrites en argot ou du moins dans un français de faubourg ; remplacez les e muets par des apostrophes nous semblait vraiment trop facile. Jehan Rictus nous a fait aimer cette langue : il est vrai qu'elle est chez lui, verveuse, troublante, pleine de trouvailles.

(*L'Humanité Nouvelle.*)

### Jean Laurenty :

Jehan Rictus a mis son grand cœur tendre à la disposition des malheureux. Comme toutes les âmes hautaines et sincères, le poète des *Soliloques* voit clair ; il connaît l'égoïsme étroit des satisfaits.

(*Le Passe-Partout.*)

### Émile Janvion :

Ce livre est comme un orgue d'airain, où tour à tour rugissent les malédictions et pleurent les sanglots des pauvres. Il y a de l'art dans le poème, un art étrange, hyperbolique, tordant la langue, culbutant la syntaxe, traçant à l'aube de la Révolution sociale de fulgurantes menaces. Et son vers claque sur les ventres régnants, sur les fesses prépotentes comme un fouet aux lanières de feu.

Il cingle la douleur, l'action, la Révolte.

(*Le Libéraire.*)

### Émile Magne :

Dès longtemps, sans doute, ceux-ci désespérés par cette défection, aurait connu la détresse des errements incertains, si, de terre, n'avait surgi un prophète nouveau, un Christ semeur de paraboles, un enchanteur mélancolique, M. Jehan Rictus. Prenant la tiare de sa main bénisseuse, le Tendre aux yeux de douleur s'est avancé vers les Pauvres. Il leur a dit sa mission et les pauvres l'ont élu. Et c'est pourquoi, fort de leur acclamation, gladiateur aux armes de verre, hoplite chargé de son génie, il a affronté notre indifférence.

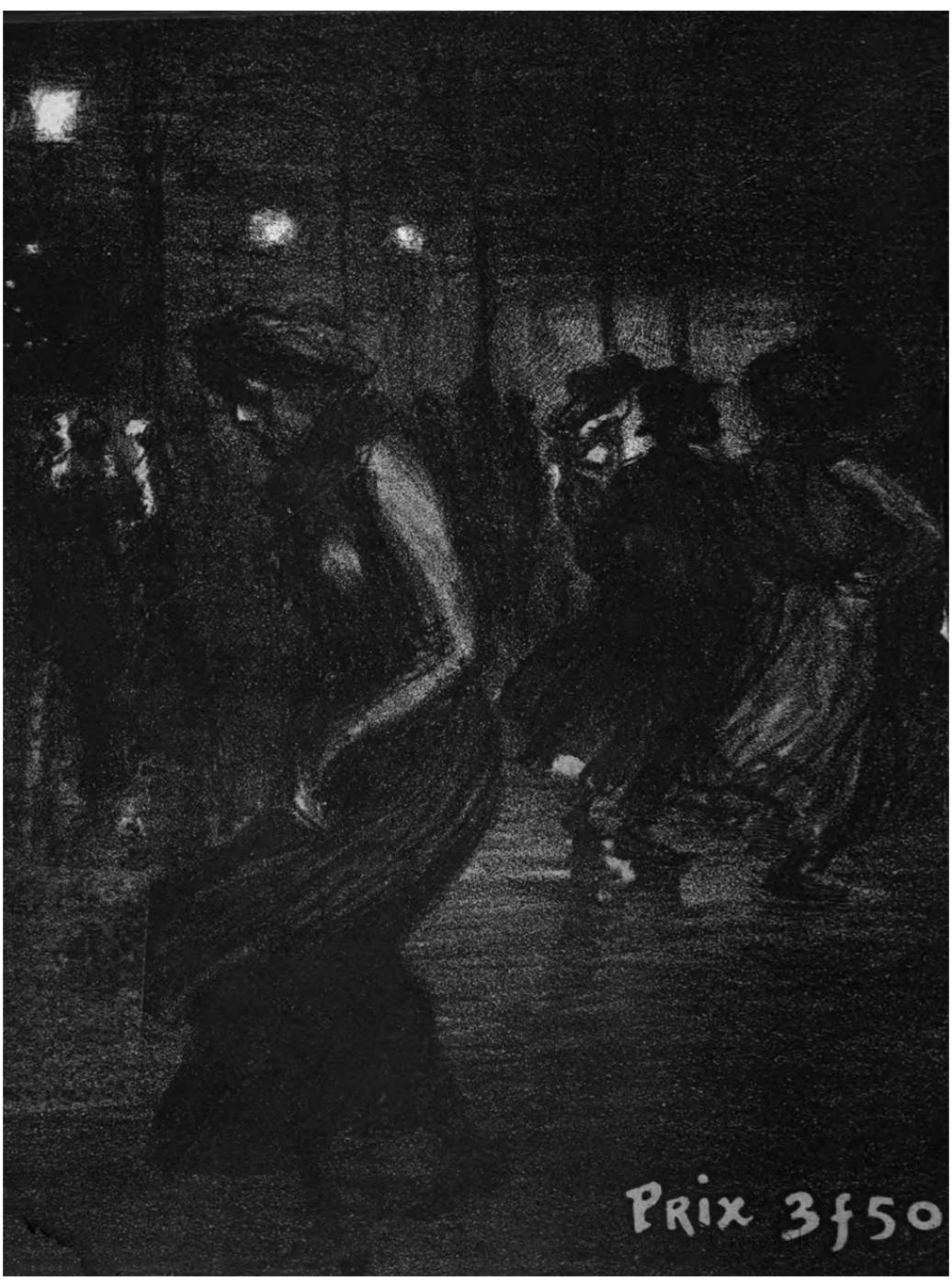
Tout d'abord nous avons ri de son audace et nous avons refusé sa main tendue. Mais comme sa voix était une musique et sa tristesse une séduction, nous avons écouté cette voix et contemplé cette tristesse. Et voici que, conquis, les pharisiens accueillent le mage mystique, le socialiste poète qui leur jette, avec la boue de ses souliers, les parfums de son cœur et l'azur de son âme. Ah ! quelle révélation ! Des bouges de Montmartre et du quartier Latin le cri est de nouveau monté puissant d'énergie et délirant d'angoisse.

On voit aisément la supériorité de Jehan Rictus sur ses devanciers. Il n'a point choisi dans le monde un type unique dont il a fait sa proie. Il a pris une collectivité dont le sort a pour nous un intérêt considérable. Il nous a signalé un vice de la société ! On sent au frisson qui passe dans nos chairs, au tressaillement dont notre âme est tourmentée, que les tragiques scènes tracées d'un crayon lumineux furent vues et vécues.

(*Mercur de France.*)



116



PRIX 3f50





THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

**CANCELLED**

WIDENER  
SEP 4 DUE  
SEP - 3 1985

1659681

**WIDENER**  
BOOK DUE

NOV 7 1983

1659681

**CANCELLED**

3752.59.100

es soliloques du pauvre /

Videner Library

003506254



3 2044 087 091 401